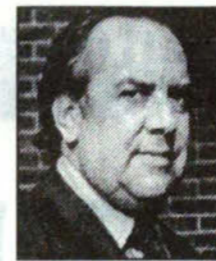




Un succès et des profits subventionnés par les contribuables.



Lino Saputo: un passé trouble où il n'est pas seulement question de fromage...



Au paradis, les anges adhèrent à la CSN et Dieu décrète un lock-out.

UN JOURNAL PAS CLAIR PUISQU'IL NE BÉNÉFICIE PAS DES LUMIÈRES DE DION

Avril

# Le Couac

Un drôle d'oiseau



COUAC COUAC COUAC

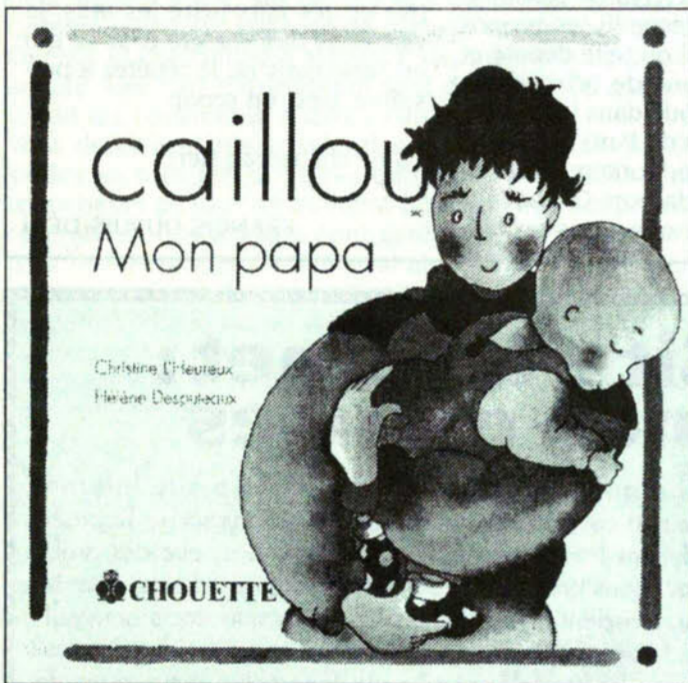
Vol. 3 • n° 7

Avril 2000

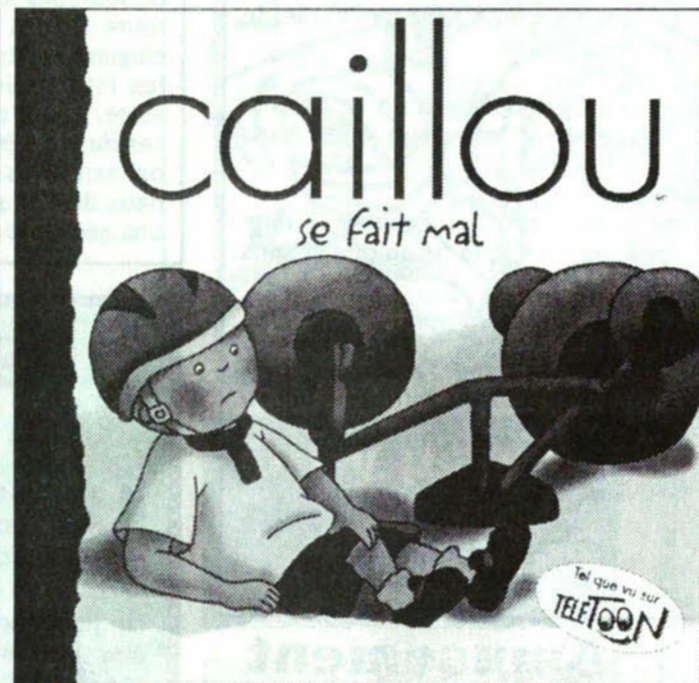
2,75 \$



## Entrevue avec Hélène Desputeaux Caillou, le Mickey Mouse de Cinar



Avant Cinar, Caillou est un bébé tout doux...



Avec Cinar, le gamin Caillou se casse la gueule ?

Illustratrice de livres pour enfants depuis 1983, Hélène Desputeaux a créé Caillou en 1989 aux Éditions Chouette. Malgré des difficultés croissantes dans la perception de ses droits d'auteur, elle a signé une trentaine d'albums (dont une douzaine comme auteur) pour cette maison avant qu'un désaccord ne les mènent devant les tribunaux en 1995.

Depuis, Caillou est devenu une vedette mondiale dont on ne compte plus les produits dérivés, y compris les séries télévisées produites par Cinar. Sans compter les shampooings, les pyjamas, les sacs de couchage, les disques et les cassettes vidéo... L'essor considérable qu'a connu le producteur montréalais avant d'être ébranlé par les scandales à répétition est attribuable en grande partie au succès foudroyant du petit garçon chauve. Or, comme on l'a vu récemment, Cinar semble porter peu de respect à la propriété intellectuelle des auteurs...

Aujourd'hui mise à l'écart, dépossédée de sa création, Hélène Desputeaux répond à nos questions au sujet du petit bonhomme.

### Le Couac:

Lorsque vous avez créé Caillou, quelles valeurs vouliez-vous transmettre par son intermédiaire?

**Hélène Desputeaux:** Certainement pas commerciales ! Au départ, ce n'était ni une fille ni un garçon. Il fallait que les enfants se reconnaissent en lui. Ce que je voulais, c'était un personnage humain, qui ressemble aux petits enfants, parce que souvent, les livres mettent en scène des animaux.

### Et Caillou était un bébé, à cette époque.

Oui, il avait à peu près sept mois. C'était un tout petit bébé qui ne marchait pas encore. Au fil des livres, il a vieilli jusqu'à un an et demi, presque deux ans pour les derniers. Mais je ne voyais pas Caillou plus vieux, parce qu'il n'avait pas de cheveux. Je trouve illogique qu'on le fasse vieillir sans cheveux. C'est un enfant qui est malade dans ce cas-là.

### Le reconnaissez-vous tout de même comme votre bébé?

Je dis toujours: «il y a mon Caillou et il y a celui de Cinar». Sauf que chez Cinar, on a pris tout mon visuel et on l'a étiré. Le personnage a maintenant quatre ans, il a les bras plus longs, les jambes plus longues. C'est un peu disproportionné. Tout ce qu'il y a autour, ce sont mes choses, qu'ils ont pris dans mes albums. Il y a plus de trente albums. Ils ont tout pris là-dedans.

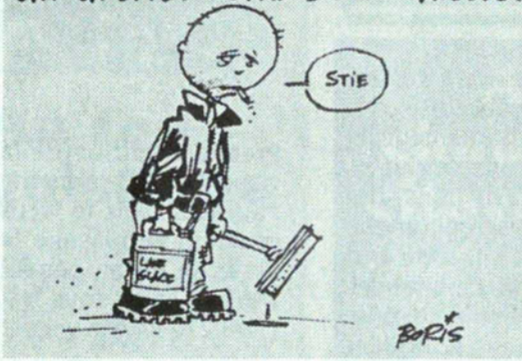
### Vous voulez parler des décors?

Oui. Mais pas tous, parce qu'ils en ont ajouté, des trucs de cirque par exemple. Ils ont mélangé un style et l'autre. Mais ils ont pris les couleurs Desputeaux et l'espèce de ligne assez pure que j'ai. Ils ont pris tout ça, ils l'ont mis dans un chaudron et on brasse. Ce que ça a donné, c'est Caillou à quatre ans.

### Caillou s'est donc transformé physiquement. Est-ce que moralement, la transformation est aussi nette?

C'est un Caillou de quatre ans qui vit dans un environnement de deux ans, parce qu'ils prennent dans mes choses. À cet âge-là, les enfants commencent à être beaucoup plus autonomes, à dire ce qu'ils ont à dire ou à rêver à partir d'un grain de sable. Ce que Caillou ne fait pas du tout: il pleure tout le temps, il a besoin de papa maman. J'ai vu quelques films et je me disais: «Mon Dieu, est-ce que c'est une publicité de Santé Canada? qu'est-ce que c'est que ça?» Il existe pourtant des séries pour les tout petits qui sont faites à partir d'albums, où on a gardé le respect de l'image, le respect du personnage.

### LES MÉSAVENTURES DE CINAR ONT UN EFFET NÉFASTE SUR CAILLOU.



### Pensez-vous que Cinar a voulu étirer le concept de Caillou pour atteindre d'autres tranches d'âge?

C'est ce qu'ils disent, bien qu'à un certain moment, on m'a demandé de lui mettre des cheveux sur la tête. Parce que c'est bien évident qu'à quatre ans, on a des cheveux d'habitude. C'est pour ça que maintenant, l'éditrice [Christine L'Heureux, présidente des Éditions Chouette] lui met une casquette. Je ne sais pas. Il doit y avoir des raisons commerciales. Probablement aussi pour m'éliminer, parce que je suis un trouble-fête. Le créateur est souvent un trouble-fête.

### En même temps, n'est-il pas inéluctable qu'à un moment donné, un personnage échappe à son créateur, surtout lorsqu'il obtient un succès aussi considérable que celui de Caillou?

Non, pourquoi? Regardez Tintin. Oui, il existe des bols Tintin et des tasses Tintin. Mais on retrouve des séquences tirées des albums. Il y a une tasse, mais il y a aussi le respect du créateur. Et puis, il n'y aura jamais d'arachides Tintin, ni de yogourt Tintin. Il y a un choix à faire, parce qu'avec les enfants, il faut faire attention. Il y a une réflexion à avoir avant de leur donner quelque chose. Des pinottes ou du yogourt, c'est se moquer d'eux. C'est s'adresser aux parents, pas aux enfants.

### Si on vous avait demandé votre avis pour faire des produits dérivés de Caillou, est-ce que vous auriez refusé?

Non, il y en aurait eu. Et j'en ai d'ailleurs dessiné plusieurs. Mais j'aime bien qu'on se donne un temps de réflexion. Ce que je n'admets pas, c'est que c'est n'importe

quoi et que c'est vite fait. Je suis d'accord avec le fait de faire vivre les personnages en dehors du livre, mais pas n'importe comment. Il faut qu'il y ait le lien avec le livre, qui est le but premier pour moi. Il faut qu'il y ait le respect des enfants.

### Le respect des enfants serait pour vous la limite entre ce qu'on peut faire et ne pas faire?

Oui. On les oublie là-dedans. La seule chose à laquelle on pense, c'est le commerce. On est rendus à une espèce de Caillou commercial.

### Vous ne touchez rien sur les produits dérivés?

Je ne sais pas. Je sais qu'il y a des sous placés en fidécommiss par Cinar, mais ils viennent d'où, ces sous? Je ne sais pas. Je viens d'apprendre qu'il y a des bottes Caillou, des imperméables Caillou, mais je l'apprends comme tout le monde. Je ne sais rien.

### On a l'impression que la production de séries télévisées, comme celles de Caillou, ne s'apparente plus du tout à une activité artistique, qu'il ne s'agit plus que d'industrie...

Le milieu culturel est comme ça depuis quelque temps: pro-industrie. On a besoin de l'œuvre de l'artiste, mais le discours est pro-industrie, les subventions vont aux industries. Dès que l'artiste se lève, on se dépêche de l'écraser. Il est comme une espèce de clown qu'il faut tasser de temps en temps. S'il parle trop fort, il dérange.

### Dans ce contexte, le système des droits d'auteur, qui avait été mis en place pour payer les artistes, ne semble plus vraiment adapté.

Souvent, en édition, c'est à prendre ou à laisser: «tu signes là» ou bien «je t'enverrai le contrat plus tard». Et je sais que c'est comme ça aussi en production. Alors comme il faut bien manger, on fait des tonnes de compromis. Il n'y a vraiment rien d'arrêté, et quand c'est arrêté, ce n'est pas respecté.

### Comme dans votre cas?

Oui. J'en ai, des contrats. Mais ils ne sont pas respectés. Ils savent très bien qu'un artiste n'ira jamais en Cour, parce qu'il n'en a pas les moyens. En édition, si on se tient debout, soit on pilonne nos livres, soit on nous envoie des comptes qui n'ont pas d'allure. On a des doutes, mais on n'a pas les moyens d'envoyer un comptable. Il y a même des écrivains qui se sont fait accuser de plagiat. Ce n'était pas vrai, mais c'est comme une démolition: on le tasse, le créateur. Et puis, on passe à autre chose: les subventions arrivent.

### Dans le cas du divertissement pour enfants, les enjeux sont grands. Cinar est une compagnie prospère.

Oui, c'est étrange, non? Mme L'Heureux, mon éditrice, avait dit un jour que j'étais l'illustratrice la mieux payée au Québec. Je n'avais même pas de chiffres et le lendemain de l'article, elle m'annonçait qu'elle ne me payait plus. Dès qu'un écrivain fait plus que deux ou trois mille dollars de droits, on s'organise pour qu'il n'en ait pas plus.

### Nathalie Petrowski a écrit une chronique sur le thème «Les artistes, restez pauvres!» On dirait que c'est devenu le discours dominant...

Oui, je me suis fait répondre un truc comme ça au ministère de la Culture à Québec. Celle qui donne les subventions

travaille, par hasard, comme écrivain pour Héritage, qui est l'actionnaire des Éditions Chouette. Elle m'écrit dans une lettre (très poliment, c'est pas dit comme ça): «Toi, retourne à ta table, tais-toi et dessine.» Alors des plaintes, j'en fais même plus, ce n'est pas écouté.

### On se rappelle que vous aviez dû prouver en Cour être une artiste professionnelle, il y a quelques années. A-t-on vraiment besoin d'un jugement pour être considéré comme artiste au Québec aujourd'hui?

On dirait bien que oui. Si une éditrice l'a fait, tous les autres peuvent le faire. C'est terrible, c'est comme tuer quelqu'un. Moi, ça faisait quinze ans que je faisais ce métier-là et je me suis fait dire ça parce que j'avais déjà enseigné à temps partiel à des enfants. Alors que nous les créateurs, on a presque tous deux emplois. C'est très humiliant. C'est comme si on m'avait tout arraché. Le mot qui revient toujours pour moi, c'est le mot «respect». On pense qu'on en a parce qu'on reçoit nos droits, mais ce n'est pas vrai. On n'en a pas du tout. Mais, dans le fond, ces producteurs-là n'existeraient pas s'il n'y avait pas d'œuvres.

(PROPOS RECUEILLIS PAR STÉPHANE BATIGNE)

## Les journalistes et le cas Cinar

Vous avez remarqué que Radio-Canada semble avoir abandonné l'enquête sur Cinar? Plus de révélations, sinon la simple reprise de communiqués ou d'informations pigées ailleurs. C'est au *Globe and Mail* et au *National Post* que les journalistes s'en donnent dorénavant à cœur joie. En effet, il ne se passe pas un jour sans que les quotidiens torontois fassent de nouvelles révélations sur cette affaire. Comment expliquer la désaffection de la SRC?

C'est en octobre 1999 qu'éclate le scandale Cinar à la suite d'une question posée par le Bloc québécois à la Chambre des communes. Or, Radio-Canada enquêtait sur ce dossier depuis déjà quelque temps. L'objectif des journalistes Sophie Langlois et Pierre Tourangeau était de dresser un portrait de la production privée canadienne (et québécoise) en s'attaquant d'abord à un gros joueur, Cinar. Mais dès que l'enquête a commencé à déborder du cas de Cinar, les producteurs, nerveux, se sont serrés les coudes pour tenter d'étouffer l'affaire. Vaut mieux sacrifier Charest et Weinberg plutôt que de devoir rendre des comptes, ont-ils semblé se dire.

Au même moment, jouissant de son immunité parlementaire, le Bloc québécois révélait les liens entre Micheline Charest et le Parti libéral. Mais en visite en Californie pour promouvoir l'industrie québécoise de l'animation en compagnie de Lucien Bouchard, Jean-Claude Scraire, président de la Caisse de dépôt et de placement du Québec, a «invité» le Bloc québécois à la prudence (*La Presse*, 23-10-99). Par la suite, selon les informations obtenues par *Le Couac*, des pressions auraient été exercées sur le Bloc afin de cesser ces «accusations» désagréables pour l'industrie... qui, rappelons-le cyniquement, fait la fierté du Québec et du Canada.

Géant aux pieds d'argile, Cinar s'écroule. C'est une tragi-comédie fort divertissante. Il faut par ailleurs se rappeler que la majorité des émissions de prestige diffusées par Radio-Canada viennent de la production privée. Que conclure? Que Sophie Langlois sera bientôt déplacée à la *Semaine verte* et que Pierre Tourangeau entreprendra une autre série de reportages choc sur Hydro-Québec et le Mouvement Desjardins...

LE COUAC



## Grosse semaine

La patronne de l'aéroport de Montréal, sans doute une tablettée libérale bon teint, justifie son salaire de 185 000 \$ en disant travailler 110 heures par semaine. À cinq jours par semaine, ça fait quand même 22 heures par jour. Pousse, mais pousse égale, mémée...

PIERRE FALARDEAU

## Géranium 1<sup>er</sup> continue son cirque

À peine de retour de Trinité et Tobago où il tentait d'organiser un carnaval, le maire Pierre Bourque s'envole pour Paris (*La Presse*, 16-03). Les Parisiens ont-ils besoin eux aussi d'importer des clowns pour leurs festivités?

## Nez faste

Au bulletin de nouvelle de Radio-Canada du 19 mars, on apprend que le gouvernement fédéral envoie au Kosovo trois nouveaux membres de l'équipe de Clowns sans frontière afin de soulager la population. «Les clowns amèneront avec eux près de 6000 nez rouges en plastique». Comme coordinateur du projet, Pierre Bourque?

## Mathématiques

Si un prête-nom de Cinar écrit 150 épisodes d'émissions de télévision en quatre ans, calculez combien la compagnie devra embaucher de prête-noms pour atteindre le rythme de production de Fabienne Larouche.

## Ça explique tout ?

Des sources du *Couac* prétendent que Fabienne Larouche fait écrire les épisodes de *Virginie* par des enfants de huit ans aux Philippines. Productifs, ces petits.

## Devinette

«Le bingo fait face à une problématique structurelle et organisationnelle qui finira par le vider du signifiant qui lui reste si on n'amorce pas rationnellement et au plus tôt un processus de reconstruction systémique.» Dans quel journal montréalais a-t-on pu lire cette phrase, en légende de photo? Dans le *Journal de Montréal* (13-3), bien sûr.



## À quand le retour des vols à Mirabel ?

Le scandale à la société Aéroports de Montréal (ADM), où l'argent coule sans contrôle et où l'on annonce de folles dépenses d'un milliard et un tiers à Dorval, était à prévoir.

C'est le cas de dire que c'était écrit dans le ciel. En 1992, tout en conservant la propriété des aéroports de Mirabel et de Dorval, le gouvernement fédéral en a confié la gestion à cette société «sans but lucratif» (ce qui n'empêche pas les buts dépersiers) qui n'a de comptes à rendre à personne, sauf à un conseil d'administration fantôme. C'est inconcevable: ni Ottawa, ni Québec n'a le moindre contrôle sur cet OSBL (organisme sans but lucratif) d'un type nouveau.

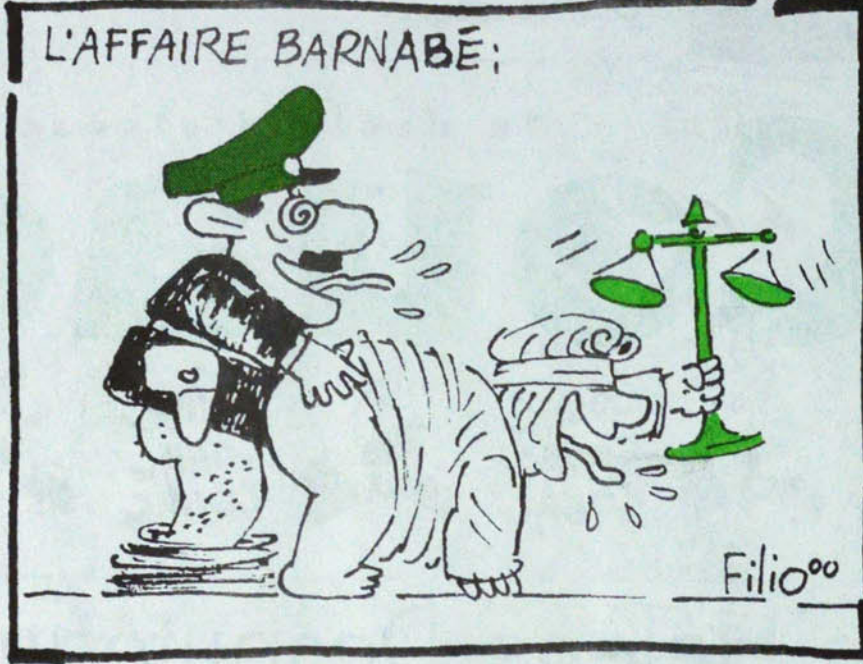
Ce tour de passe-passe a été présenté comme une privatisation. C'était un mensonge, car ADM ne fonctionne pas plus selon les règles d'une entreprise privée, qui veille aux profits des actionnaires, que selon celles d'une société d'État, qui protège les biens des citoyens. Les rapports de vérification qui ont fait les manchettes au début de mars font la preuve d'une «gestion douteuse», pour reprendre l'euphémisme du Devoir.

En 1996, sans consulter personne sauf des experts dont elle a rejeté l'avis, ADM a transféré tous les vols (sauf les nolisés) de Mirabel à Dorval. Québec, protestant contre cette décision désastreuse, a mis sur pied la commission Tardif, mais celle-ci s'est contentée d'examiner les moyens d'amortir le choc à Mirabel, moyens qui sont restés dérisoires. Bien à tort, la commission a prétendu qu'elle n'avait pas le mandat de réclamer le renversement de la décision.

ADM, tentant de justifier le transfert, a prétendu que le maintien des vols à Mirabel aurait coûté des centaines de millions. Or elle annonce maintenant que les aménagements nécessaires à Dorval coûteront plus de deux fois plus. Tout milite en faveur de Mirabel où, à la fin des années 60, le fédéral a exproprié une vaste zone qui permettrait à l'aéroport de se développer. Dorval est en plein milieu urbain. Non seulement cela limite-t-il le potentiel de développement, mais cela crée un problème grandissant et insoluble: la pollution par le bruit.

Les événements donnent raison aux défenseurs de Mirabel qui soutiennent que les aménagements routiers et la mise en place d'une liaison ferroviaire rapide entre Mirabel et le centre de Montréal coûteraient moins cher que les travaux proposés à Dorval. Seul le transfert des vols de Dorval à Mirabel peut dénouer l'imbroglio. C'est ce que Québec devrait réclamer d'Ottawa qui peut seul intervenir, par la voie législative si la persuasion échoue.

PIERRE DE BELLEFEUILLE



## Un policier de Montréal «Sanction exemplaire»

C'est le titre d'un article de La Presse, repris de la Presse Canadienne (16-3), qui traite d'une sanction imposée à un policier de la ville de Montréal par un comité de déontologie policière.

Le policier en question, Yvan Vinet, a été condamné à un an de suspension de ses fonctions. D'où le titre: «sanction exemplaire», sans doute.

On n'insiste pas trop sur le fait que le policier Vinet a pris sa retraite entre temps... La suspension ne demeure donc que technique et sans aucune portée réelle.

D'ailleurs, le comité de discipline précise que, compte tenu des fautes professionnelles de l'agent, il «aurait imposé une suspension sans traitement de quelques jours chacune pour les trois infractions commises» si le policier avait été encore actif.

Le policier Vinet avait abandonné seul un citoyen encore au prise avec son agresseur...

JEAN-FRANÇOIS NADEAU



## Clarté

«À ce moment-ci, on peut dire que grâce à notre projet de loi, le Canada restera un pour toujours», lance Jean Chrétien à la fin des procédures expéditives entreprises pour adopter la loi sur la «clarté» référendaire.

Un Reich de mille ans avec ça?

## Amusement

«En démocratie, on peut faire le débat, mais à un moment, il faut appeler la fin de la récréation et commencer à travailler.» En clair, la démocratie est un divertissement, un amusement pas très sérieux qui s'arrête là où commencent les vraies affaires. L'auteur de cette réflexion? Alfonso Gagliano, ministre du gouvernement fédéral.

## Réalité 101

Question: vers où pointent les canons de l'armée canadienne installés devant le manège militaire de Québec? Réponse: vers le parc de la francophonie et deux immeubles du gouvernement québécois: l'édifice Marie-Guyart et l'édifice André Laurendeau!

Serge Gauthier et Christian Harvey

## Écrivez-nous!

Le Couac publie les commentaires de ses lecteurs. Les textes doivent être courts. Nous apprécions les disquettes. Pour nous rejoindre, le courrier demeure une bonne façon: Le Couac, 2124 rue Laurier Est, Montréal, H2H 1B9. Télécopieur: (514) 521-5599. Vous pouvez aussi envoyer vos textes à: jfncouac@sympatico.ca

## Scoop!

Chapeau bas à mes collègues journalistes, les vrais, les pros, ceux qui sont payés pour faire leur boulot de façon objective et rapporter les faits-justes, ceux qui sont les champions du droit des citoyens à savoir tout et n'importe quoi et qui nous ont tenu informé minute après minute de cette affaire de la plus haute importance: le face-à-face Jean Chrétien-Paul Martin. «Les Canadiens auront-ils un nouveau grand vizir?», la question est sur toutes les lèvres si l'on en croit mes collègues journalistes. En veux-tu de l'information pertinente? En v'là! À la «une» des journaux, aux nouvelles télévisées, à la radio, sur Internet, nous avons la chance de sentir, pantois d'émotions, le destin d'un pays se jouer devant nous. Et tout ça grâce au travail merveilleux de mes collègues journalistes. Ils ont couru les hôtels de Toronto sur la piste de réunions secrètes de conspirateurs, ils ont recueilli les propos cinglants de tel ou telle député et les rétractations de tel ou telle autre, ils ont rôdé dans les coulisses du congrès du Parti libéral, ils ont scruté les éditoriaux des journaux du Canada hors-Québec, ils ont assailli de questions le mili-

tant de base, le président de circonscription, le garde du corps, le danseur à claquettes, la fille du capitaine et Jojo Savard... Y a pas à dire, nous vivons une époque exaltante. N'ayons pas peur des mots: nous nous trouvons à la croisée des chemins, à un carrefour historique, à un moment charnière, au seuil d'une nouvelle Révolution tranquille. Bref, le printemps sera chaud, les amis. Un changement de boss, ce n'est pas rien. L'avenir de la nation est en jeu. Grâce à ces fins limiers toujours à l'affût, nous avons su: que Jean Chrétien allait rester; que Paul Martin comptait; que Jean Martin hésitait; que Martin Paul réfléchissait; que Paul Chrétien consultait; que Martin Chrétien s'entêtait.

Domage que personne n'ait pensé nous expliquer ce que cela changera réellement si Paul Jean devient grand vizir à la place de Jean Paul. Même si je ne suis pas payé un rond pour écrire cet article, même si je ne suis pas un champion de l'information objective et des faits-justes les faits, je vais vous dire malgré tout ce qui en sera, mais ne le répétez à personne, c'est un scoop.

Ça ne changerait rien.

FRANCIS DUPUIS-DÉRI

## Site Internet: nos excuses

Le petit malin qui avait pris en charge notre site Internet (www.lecouac.net) œuvre sous le couvert d'une entreprise baptisée Asymétric Solutions Internet. En fait, pas de solutions, que des problèmes en ce qui nous concerne. Mais d'autres de ses clients, dont La Fin du monde, Coscient et les «jeunes» du Parti québécois ont peut-être un autre son de cloche... Toujours est-il que le petit malin en question, malgré notre bonne volonté, ne nous donne plus aucun signe de vie. Sa disparition a entraîné des soubresauts et des retards importants dans la mise à jour de notre site Internet. Toutes nos excuses. Si quelqu'un voit ce pauvre type, prévenez-le que nous sommes à l'ère des communications et qu'il peut se foutre sa souris où on pense.

## PLOGUES

### Insolite

Ça devait arriver. Stéphane Batigne publie un recueil des savoureux Montréal insolite qu'il écrivait pour l'hebdomadaire Ici depuis près de deux ans. Montréal insolite, c'est Montréal par le petit bout de la lorgnette: des gens bizarres, des lieux secrets, des activités inhabituelles. Garanti 100% sans nouvelles tendances. Montréal insolite de Stéphane Batigne, chez Lanctôt éditeur.

### JFN

Conférence par le rédac-chef sur l'histoire des journaux satiriques le lundi 3 avril à midi au Quai des Brumes, 4481 rue Saint-Denis, Montréal. Entrée libre.

### Boum!

Première édition de la Triennale de la relève québécoise en arts visuels, du 31 mars au 23 avril (Marché Bonsecours, 350 rue Saint-Paul Est, dans le vieux Montréal). Dix-sept artistes exposent leurs œuvres. Vernissage le 4 avril à 19h00; soirée débats le 11 avril à 19h30; encaissement pour l'hôpital Sainte-Justine le 18 avril à 19h30. Ouvert tous les jours de 10h à 18h. Entrée libre. Pour info: [514] 270-4499 • www.artquifaitboum.qc.ca.

### Se faire justice?

Projection publique et lancement du vidéo du conte urbain JOYEUX NCEL, JULIE! d'Yvan Bienvenue, interprété par Sylvie Drapeau et réalisé par Jean-Claude Coulbois. À sa sortie de prison, un violeur est kidnappé par un collectif de femmes qui décident de lui faire goûter de sa médecine. Projection et débat en présence du réalisateur, de l'auteur et de l'interprète. Café-librairie L'Aparté, 5029, rue Saint-Denis, Montréal, téléphone: (514) 282-0911. Mardi 11 avril à 19h.

## COURRIER DES LECTEURS

### En voiture!

J'ai reçu ce message via Internet: «Le 30 avril 1999, une période pas de gaz avait été décrétée à travers le Canada et les États-Unis afin de forcer les pétroliers à baisser le prix de l'essence, et cela avait fonctionné.» Le petit malin s'est dit qu'il vaudrait la peine de recommencer. Le petit malin est un petit crétin.

Ce n'est pas l'essence le problème, mais l'automobile.

Pourquoi ne pas demander que le prix de l'essence soit multiplié par vingt ou par cent afin que plus personne ne puisse en acheter?

Peut-être alors les gens se rendraient-ils compte que nous vivons dans un univers où les alternatives à l'automobile sont pratiquement inexploitées.

Regardez autour de vous. À qui profite vraiment l'automobile? Les assurances vivent de l'automobile. Les pétroliers aussi. De même qu'une bonne partie de l'industrie minière. Tout ce fric pour entretenir

des véhicules de merde qui nous tuent et qui contribuent à détruire notre environnement.

Payer une voiture 25 000\$, payer les assurances, le stationnement et l'essence, tout cela pour avoir le plaisir d'attendre chaque matin 45 minutes dans les embouteillages, quel progrès pour l'humanité!

Exigez que le prix de l'essence grimpe démesurément! Exigez que les rois du pétrole éclatent à force d'être gonflés de leur fric de rapace!

Philippe Gagnon, Sainte-Foy

### Les cartes de téléphone

[...] J'ai affaire à Weedon, 2000 habitants, d'où je dois effectuer un appel outre-mer. Le premier magasin me dit ne plus avoir de carte de téléphone, le deuxième non plus, pas plus que le troisième... Chez le quatrième, j'essaie d'en connaître la raison. La patronne m'explique qu'ils n'en veulent plus: les utilisateurs

se plaignent de ce qui semble être une excoquerie: certaines cartes ne fonctionnent même pas.

Obligée de faire ce court appel en France, je me résigne à demander pour 5\$ de 25 cents. Il compose enfin le numéro et reste figée: on me demande 6,45\$ pour la première minute [...], soit 20 fois le tarif depuis une ligne personnelle. [...]

Peut-on encore appeler ça un «service public»? [...]

Sylvie Berthaud, Saints-Martyrs Canadiens

### Une sortie de secours en histoire?

Doit-on en rajouter dans le long débat entre John Saul et Gérard Bouchard paru dans Le Devoir? Non! Par ailleurs, le texte de Jocelyn Létourneau permet quelques réflexions. Il parle de Saul et de Bouchard qui «ont cherché tous les deux à rallier la matière du passé à des problématiques fortes, celle de la construction de la nation canadi-

## Le Couac

2124, av. Laurier Est, Montréal, Québec, H2H 1B9  
Téléphone: (514) 521-5499  
Télécopieur: (514) 521-5599



Fondateurs: Pierre de Bellefeuille et Jean-François Nadeau  
Rédacteur en chef: Jean-François Nadeau  
Collaborateurs: Gilles Archambault, Normand Baillargeon, Stéphane Batigne, Victor-Lévy Beaulieu, Pierre de Bellefeuille, Oncle Bernard, Marco de Blois, Jacques Bouchard, Philippe Chenier, Luis Cusino, Bruno Dubuc, Francis Dupuis-Déri, Michel Fortmann, Marie-Eve Lamy, François Patenaude, Martin Petit, Benoit Perron, Martin Poirier, Michel Rioux, Pierre Vadeboncoeur, Nadine Vincent. Illustrations: Boris, Serge Ferrand, Filio, Luc Giar, Bruno Laporte, Gilles Laporte, Luz et Charb (avec l'aimable autorisation de Charlie Hebdo). Graphisme: Marguerite Binette

Nous remercions Charlie Hebdo pour sa collaboration.

Visitez notre site Web: www.lecouac.net

Abonnement et publicité: François Patenaude au (514) 287-9467

ISSN 1480-2074 • N° de publication (Poste Canada) 1213369

Imprime au Québec

Ce journal est certainement antidémocratique puisque les questions qu'il pose ne sont pas approuvées par le gouvernement canadien. Méliez-vous!





## CommunAuto Si j'avais un char...

J'en ai marre de me faire dire que collectivement, nous n'avons plus les moyens de nous permettre des services sociaux gratuits, de qualité, et bla, bla, bla. Il s'agit d'un faux débat. Si nous tenions véritablement compte du poids environnemental et social de plusieurs de nos choix collectifs, nous devrions rapidement nous rendre à l'évidence : collectivement, nous n'avons plus les moyens de nous offrir l'automobile comme principal moyen de transport.

Prenons le cas des États-Unis, où l'on retrouve 15 millions d'hectares de routes, utilisés à 97,4% par les automobiles, et où il y a 1,75 personne par automobile. Ou encore Vancouver, où Environnement Canada évalue qu'aux heures de pointe, 98,4% de la circulation est constituée de voitures (qui ne transportent que 62% des voyageurs). On évalue qu'une personne seule qui utilise sa voiture pour se rendre au travail (disons 10 km aller-retour) monopolise environ 2050 m<sup>2</sup> de sol écologiquement productif, comparativement à 420 m<sup>2</sup> pour l'autobus et 120 m<sup>2</sup> pour le vélo. N'oublions pas que la majeure partie de cet espace sert à absorber le CO<sub>2</sub>.

J'en ai marre de me faire répéter que compétitivité oblige, nous devons rationaliser les emplois en santé, en éducation, et bla, bla, bla. Il serait plutôt temps de songer à une rationalisation de l'usage de l'automobile! Il en existe au moins un qui a compris, et depuis déjà six ans à part de ça! Il s'agit de Benoît Robert, fondateur de CommunAuto, un système de partage de voitures qui a vu le jour à Québec et disponible à Montréal depuis 1995. Le principe est assez simple. Les frais d'inscription sont de 35 à 350\$ par année, selon le forfait qui convient le mieux à l'utilisation que vous ferez du service. Vous devez également payer des frais d'adhésion de 500\$, remboursables en tout temps. Après quoi vous avez accès à une voiture, à toute heure du jour, du moment où vous effectuez préalablement une réservation. Les voitures sont garées dans 26 stationnements répartis à travers la ville de Montréal et la plupart se trouvent près d'une station de métro. Lorsque vous avez terminé avec la voiture, vous la rappelez à l'endroit où vous l'avez prise et vous indiquez votre kilométrage, votre numéro d'abonné, ainsi que la date sur un coupon de bord que vous laissez dans la voiture. Vous recevez ensuite une facture mensuelle par la poste.

Vous pouvez louer à l'heure, à la journée et même à la semaine. Pour les courtes distances, il en coûte 1,50\$ de l'heure du mardi au jeudi, jusqu'à concurrence de 15\$ par jour; du vendredi au lundi, le tarif passe à 2\$ de l'heure, jusqu'à concurrence de 20\$ par jour. Les assurances et l'essence sont incluses dans les prix, et CommunAuto assume également tous les frais d'entretien et de réparations. Vous avez également accès à des sièges pour bébé, des porte-vélos et des porte-skis. Abonnez-vous, il s'agit d'une alternative absolument géniale! CommunAuto à Montréal: (514) 381-8109; à Québec: (418) 523-1788.

Pendant ce temps, d'autres illuminés s'évertuent à nous persuader que pour résoudre les problèmes liés à la prolifération de l'automobile, il suffirait de construire un autre pont, et bla, bla, bla.

MARIE-EVE LAMY



## Bikini et mitraillettes

Quoi de mieux qu'un beau pétard pour faire vendre de gros fusils? C'est sûrement ce que les vendeurs d'armes du IV<sup>ème</sup> Salon international de l'armement ont pensé en ayant recours à des tops modèles courts vêtues pour vendre leurs machines à faire voyager l'âme... (Le Courrier international, no. 440).



## Au zoo linguistique

Lorsque le gouvernement du Canada fait la promotion dans les journaux de sa publication intitulée «Je parle français», il titre avec emphase «Vous serez fasciné par cette célébration de la culture et du patrimoine francophones». Pourtant n'est-ce pas le premier ministre de ce même gouvernement, un certain John Christian, qui prétendait à la veille du sommet de la francophonie de Moncton l'an passé: «L'assimilation, c'est la réalité de la vie»? On se rassure, le fascicule est «also available in English».



Rupert K.



## On y pense

Vous pouvez désormais louer une Porsche 911 2000 à compter de 869,00\$ par mois.

## Industrie de mort

Aux États-Unis, les accidents de la route ont fauché plus de 42 000 vies en 1998. Cela équivaut à la disparition de la population d'une ville de la taille de Granby!

## Compassion

«Le passé de chaque voiture varie. Certaines ont connu une existence facile, dorlotées, dormant sous un toit (...) D'autres ont été brutalisées, couchant à la belle étoile beaux temps mauvais temps» (La Presse 20-3). A quand une association de protection des voitures sans abris?

## Aux chaudrons citoyennes!

Madeline Bélanger, députée libérale des Cantons de l'Est, dresse un portrait de la situation socio-économique des femmes dans L'Écho de Frontenac (6-2). Le portrait rend compte de l'infériorité dans laquelle sont placées une majorité de femmes. Et le conseil de la députée pour renverser cette triste situation? «Tout ce que je peux dire aux femmes [...] c'est: exigez un meilleur partage des tâches à la maison, foncez et prenez votre place.»

Et vous trouverez la révolution au fond d'un chaudron?

## McDo

Une certaine d'émeutiers devraient subir un procès pour avoir fracassé les vitrines de trois McDo et d'un poste de police à Montréal le 15 mars. Ils n'ont qu'à plaider que le coup est parti tout seul et ils seront acquittés. Ou prétendre que leurs fonctions intellectuelles sont affaiblies, et ont les enverra au Chili.

## LE REGARD OBLIQUE

### Une sorte d'exil

Je ne me remémore jamais sans une certaine nostalgie cette époque de notre histoire où nous disions avec un brin de fierté qu'un tel était indépendantiste. Cela voulait dire la plupart du temps que l'homme en question osait se démarquer des gens de sa caste. Il était, croyions-nous, pour le changement, il optait pour le Québec.

Il pouvait arriver qu'il paie cher cette décision. Placé sur une voie de garage, tenu pour léger, casse-cou, voire écervelé. Tout naturellement, l'arrivée au pouvoir du Parti québécois en 1976 changea bien un peu les choses. D'avoir choisi l'indépendance ne nuisait pas en ces temps-là.

Persistait quand même chez nous le sentiment bien ancré du statu quo. Le Canada apparaissait pour la plupart comme une force, une réalité alors que le Québec était un rêve que l'on chérissait parfois avec chaleur.

D'idéaliste qu'il aurait été alors, l'indépendantiste est devenu une sorte de paria dont la caractéristique principale serait la petitesse. Il serait celui qui refuse de voir grand, celui qui prône des idées étriquées, essentiellement dépassées.

**Les journaux, la télévision, la radio n'abandonnent le territoire de l'insignifiance rentable que pour marteler des slogans à la gloire de la feuille d'érable rouge**

Les journaux, la télévision, la radio n'abandonnent le territoire de l'insignifiance rentable que pour marteler des slogans à la gloire de la feuille d'érable rouge et diffuser une information orientée.

Comment dans ces conditions des jeunes gens aspirant tout naturellement à une carrière de journaliste peuvent-ils percer si leur démarche intellectuelle les a conduits à opter pour l'indépendance? Ils ne peuvent y parvenir qu'en taisant leurs options. Autrement, on leur barrera la route.

Ils sont donc condamnés à une sorte d'exil. S'ils ne sont pas trop bavards, ils pourront écrire des articles dans les sections sportives ou culturelles du journal, l'éditorial leur est à tout jamais interdit. C'est la chasse gardée des haut-parleurs du pouvoir, des penseurs rémunérés. Du sérieux, en voulez-vous, en voilà!

Non, vraiment, il n'est pas toujours besoin de s'expatrier pour vivre en exil. Il suffit pour cela de n'être pas opportuniste.

GILLES ARCHAMBAULT

## Petrowski ou le blues de la baby boomer vieillissante...

C'est pathétique. La façon qu'a Nathalie Petrowski de proférer des inepties avec assurance, de se reprendre quelques jours plus tard en déclarant «franchement con» ce qu'elle a écrit, puis d'en rajouter en ajoutant quelques paragraphes plus loin que «plus je me regarde aller, plus je m'écœure» (La Presse, 02-03), n'est pas écœurante, elle est pathétique. On apprend dans cette chronique que Nathalie ressent un «sentiment confus» qu'elle n'arrive pas à définir, un «malaise» qui lui ferait écrire des stupidités. Et comme elle n'a rien à cacher, elle livre aux lecteurs de La Presse le fond de sa réflexion: son malaise difficilement définissable proviendrait d'une «exaspération face à notre obsession du fric». On se demande où elle est allée chercher tout ça!

des types comme Charles Sirois à la une de La Presse: non seulement, elle est devenue experte en dithyrambe des grands de ce royaume, mais c'est de cette façon qu'elle gagne sa vie. Chacun sait qu'il n'y a pas de sot métier, même chez les cireurs de bottes, mais Nathalie, elle, se tape un petit coup de blues. «Je ne dis pas que je suis mieux que les autres», admet-elle. Pour se remonter le moral chancelant, elle fait appel à sa folle jeunesse et jure qu'il y a vingt ans, je ne pensais jamais au fric». Coucou, revoilou le nombrilou des baby boomers.

Quand on était jeunes, on avait des rêves, on était engagés, idéalistes, pas épiciers pour un sou. Quand on était jeunes, on était beaux et libres. Quand on était jeune, on ne pensait jamais à l'argent. Maintenant, on est vieux et on y pense tout le temps. C'est grave, docteur?

Nathalie Petrowski ne devrait pas se mettre dans des états pareils. Personne ne lui reproche de gagner sa vie en flattant les gens riches et célèbres dans le sens du poil. Et on se moque éperdument de savoir qu'elle achète des billets de loto «dans l'espoir de gagner tellement de fric que je pourrais me retirer et envoyer promener le monde entier». À vrai dire, elle pourrait très bien se retirer maintenant et envoyer promener le monde entier: le monde entier ne lui en voudrait pas. Promis.



Et la voilà qui énumère, mal camouflée derrière un «on» faussement impersonnel, les multiples stigmates de cette obsession. «On parle de fric à longueur de journée, rapporte-t-elle. On pense au fric tout le temps. On ne vit que pour le fric. Le fric remplit tous les interstices de nos maisons et de nos vies. On se délecte de la vie des gens riches et célèbres qui ont tellement de fric qu'ils ne savent plus quoi inventer pour le dépenser. On glorifie des types comme Charles Sirois parce qu'ils valent des milliards. On place notre fric, on compte nos cennes, on surveille nos investissements.»

Tout le monde n'est pas Nathalie Petrowski et rares sont ceux qui ont comme elle le loisir de glorifier

STÉPHANE BATIGNE



## Le logiciel Linux Travail libre, travail forcé

En 1979, Bill Gates «bricolait» des logiciels et écrivait, dans un journal étudiant: «La plupart d'entre vous volent des logiciels. Ce faisant, vous empêchez l'écriture de bons programmes. Qui peut se permettre de travailler pour rien?»

De cette conviction — le droit d'utiliser un logiciel doit être vendu, et 90% des micro-ordinateurs sont équipés de Windows — Bill Gates a tiré sa fortune (523 milliards de dollars, à peu près le PIB de la Russie).

D'autres pensent que la circulation d'information est libre. Par exemple, les chercheurs, les universitaires, qui échangent gratuitement leurs idées, et qu'ont créé, à partir du support imaginé par des militaires, Internet. Personne n'aurait l'idée de facturer une citation de Platon ou de Montaigne. Pourtant, que serait Bill Gates sans Platon ou Montaigne? Ou von Neumann, inventeur de l'ordinateur? Ou Turing, père de la logique informatique? Rien.

Le marché favorise-t-il la création? Jamais. Il ne favorise que la récupération. Steve Ballmer, P-DG de Microsoft, a décrété qu'il «détestait» l'Internet libre. On le comprend. Le marché ne sait que mettre des barrières payantes, des péages, là où l'échange désintéressé existait.

Linux est un logiciel libre. Contrairement à Windows, il n'a pas été conçu par des programmeurs payés à la tâche, des «cybersefs», mais par des centaines de bénévoles, travaillant gratuitement en communiquant sur Internet. Leur seul lien de coordination était Linux Torvalds, un Finlandais. Linux est téléchargeable gratuitement. Son code source (son secret industriel) reste accessible et modifiable par tous.

Bizarre: comment des tas de gens, étudiants, salariés, peuvent-ils passer des heures à créer ou améliorer des logiciels sans rien demander en retour? Probablement parce que le désir et le plaisir font aussi partie de l'activité humaine, ce que savent parfaitement les libéraux, dont le seul but est de les détourner et de les enfermer. Keynes avait compris qu'un homme d'affaires, qui souffrira toute sa vie de l'impossibilité de créer, ne peut faire qu'une chose: capturer la création d'autrui.

Quel est le meilleur? Linux ou Windows? Linux, évidemment. Bien moins cher à mettre en place. Beaucoup plus fiable. Un autre penseur, Marx, disait que le travail libre donne toujours de meilleurs résultats que le travail forcé. En 1995, des programmeurs libres avaient «écrit» le logiciel de recherche sur Internet, Apache, bien meilleur que Netscape (acheté par le marchand de pizzas-patron d'AOL, Steve Ballmer) ou Explorer (Bill Gates).

Bien entendu, des types ont profité de Linux. Bob Young est le P-DG de Red Hat. Red Hat vend des versions packagées de Linux sur cédérom. Red Hat vaut 10 milliards de dollars de capitalisation boursière. Bob Young est un gardien de prison, comme Steve Ballmer, gardien à casquette d'Internet. Le marché déteste la liberté, mais sait en profiter.

Le ministère français de la Culture vient de décider d'adopter Linux.

Deux sénateurs français veulent rendre obligatoire l'utilisation de logiciels libres par les administrations. À secteur marchand, logiciels d'esclaves. Logique.

ONCLE BERNARD  
(Charlie Hebdo, N° 402)

## Une peine juste

Au Pakistan, un homme ayant violé et assassiné une centaine d'enfants est condamné à la strangulation avec une chaîne de fer puis à être découpé en cent morceaux qui seront ensuite dissous dans l'acide (SRC, 17-3). Et pour conclure, les bourreaux songent même à faire bouillir l'acide.



## Fuite des cerveaux

L'Espagne a décidé d'«abaisser de 90 à 70 le QI minimum requis» afin d'«assurer la présence de 85 000 soldats professionnels dans son armée avant la fin de l'année.» (Daily Telegraph, 10-2). Selon des psychologues espagnols, «un QI de 70 est le minimum nécessaire à un comportement normal» mais «les soldats dotés d'un QI aussi bas pourraient avoir du mal à comprendre les instructions.» Et nous qui pensions qu'au contraire, il fallait être taré pour faire la guerre.

## Journalistes tués

L'Institut international de la Presse (IPI) observe dans son rapport annuel que 87 journalistes ont été tués en 1999. Tous les médias font état de cette triste nouvelle, étant entendu, dans la profession de foi de ces professionnels, que les journalistes sont toujours des amants de la liberté, des soldats de l'intelligence, des défenseurs de la justice et des citoyens exemplaires qui forment une avant-garde de la démocratie moderne. Ça ce voit d'ailleurs tous les jours dans la presse québécoise.

## Augusto Pinochio-I

Le Québec n'a rien à se reprocher en matière de santé: le système médical britannique est tellement banal que le pauvre Augusto Pinochio a du attendre des mois avant d'être examiné par des médecins. Et le comble du comble, c'est qu'on l'a renvoyé au Chili pour qu'il s'y fasse soigner...

## Augusto Pinochio-II

Presque tout le monde sembla surpris qu'Augusto ait retrouvé l'usage de ses jambes en arrivant au Chili. Mais quand on est, comme Augusto, un proche du Pape Jean-Paul II, on est bien placé pour bénéficier d'une guérison miraculeuse.

## Augusto Pinochio-III

Bonne nouvelle du Chili. Il n'y a pas qu'Augusto qui ait retrouvé la santé. Ses victimes aussi vont mieux. Elles se sont retournées dans leur tombe.

# Négationnistes Les blanchisseurs de mémoire

À Londres, un historien à succès du nom de David Irving traîne devant les tribunaux l'universitaire américaine Deborah Lipstadt parce qu'elle aurait ruiné sa réputation. Lipstadt a en effet écrit un livre — *Denying the Holocaust: the Growing Assault on Truth and Memory* — dans lequel elle attaque les historiens négationnistes (ceux qui affirment que l'Holocauste n'a pas eu lieu) et révisionnistes (ceux qui veulent revoir à la baisse le nombre des victimes). Selon Lipstadt, Irving est «un des porte-parole les plus dangereux du mouvement qui nie l'existence de l'Holocauste», ainsi qu'un «partisan d'Hitler». Accusé par Irving, Lipstadt se retrouve au banc des accusés et elle doit prouver, pour se défendre, que l'Holocauste a bel et bien eu lieu... Facile, direz-vous. Mais Irving parvient à semer le doute. Pensez-vous qu'Hitler a laissé un ordre signé ordonnant l'extermination des Juifs? Bien sûr que non. Existe-t-il dans les archives nazies un plan détaillé de la solution finale?

Pas plus. Les nazis ont eux-mêmes accompli consciencieusement leur tâche de «blanchisseurs». Certains camps d'extermination comme Treblinka ont été complètement rasés par les nazis. Les corps des victimes? Brûlés dans leur quasi totalité. Mais il y a bien les chambres à gaz, direz-vous? Elles ont également été détruites, et celles que l'on présente aux touristes qui visitent Auschwitz ont été reconstruites par les soviétiques après la guerre... Irving sème le doute en relevant ce qu'il affirme être une absence de preuves...

Si beaucoup de traces ont été effacées, la machine administrative nazie a toutefois laissé subsister des tonnes de documents concernant le déroulement de la solution finale, dont la liste détaillée et les horaires des milliers de trains qui ont transporté les Juifs, de 1942 à 1944, vers les camps d'extermination. Certains acteurs importants de la machine nazie ont également écrit sur l'extermination des Juifs. Le bras droit de Hitler, Joseph Goebbels, tenait un journal personnel dans lequel on peut lire, en date de 1942: «les Juifs (...) seront déportés à l'Est. La façon dont cela

se passera est plutôt barbare et je ne la décrirai pas plus précisément ici. Il ne restera pas grand-chose des Juifs. Dans l'ensemble, on peut avancer que 60% d'entre eux seront liquidés et que 40% pourront être employés dans le cadre de travaux forcés». Pour aider Lipstadt à organiser sa défense, Israël vient également de rendre public le journal de 1200 pages d'Adolf Eichmann, bras droit d'Hitler, chef des SS. Eichmann, responsable du «transport» parle lui-même de son «génocide» qu'il décrit comme «le plus grand crime commis dans l'histoire de l'humanité». Les preuves sont donc là, ainsi même que les aveux de culpabilité de la part des assassins. Mais la lutte que mène Irving contre l'historienne Lipstadt soulève tout de même des questions.

Qui tire avantage à la diffusion des thèses révisionnistes et négationnistes? Les partis d'extrême droite, bien sûr. La diffusion de thèses négationnistes aide à la fois à banaliser l'extrême droite et à réhabiliter l'idéologie fasciste. Mais au bout du compte, la volonté collective d'oublier, de mettre le passé derrière soi va probablement faciliter considérablement le travail des «blanchisseurs» de l'histoire. Nombreux sont les Allemands et les Autrichiens qui, aujourd'hui, expriment le désir très réel de normaliser le passé pour se débarrasser du fardeau de culpabilité que représente l'Holocauste. Le romancier allemand Martin Walser n'a-t-il pas déclaré récemment que le temps était venu de «tourner la page d'Auschwitz», une idée qui ne semble pas déplaire au chancelier allemand Schröder lui-même, si l'on en croit certaines de ses déclarations. Un chroniqueur de spectacle israélien a même déclaré publiquement que l'Holocauste avait moins d'intérêt pour lui «que la pluie qui était tombée lundi passé». Comme l'a conclu le Premier ministre suédois, au Forum international sur l'Holocauste, le mois passé: «Il n'y a pas besoin de nier l'Holocauste. L'indifférence et l'oubli suffiront». Ce qui rendra d'autant plus aisés les percées de l'extrême droite.

MICHEL FORTMANN



## Manifeste d'appui aux grévistes et détenus de la UNAM

### Pour la libération des prisonniers politiques !

Le 6 février au petit matin, des milliers de membres de la Police fédérale préventive ont envahi le campus de l'Université nationale autonome de Mexico (UNAM) et procédé à plus de 700 arrestations. Le régime mexicain prétendait ainsi en finir avec une grève générale étudiante qui dure depuis bientôt 10 mois. Déclenchée le 20 avril 1999, la grève a pour but de maintenir le caractère public, gratuit et accessible de cette université, la plus importante en Amérique latine. Depuis le début du conflit, les autorités universitaires et le gouvernement mexicain n'ont répondu que par la violence et le mépris aux revendications légitimes du mouvement étudiant. Ces revendications sont: 1) annulation de l'imposition de frais de scolarité; 2) convocation d'un congrès universitaire démocratique pour la réforme de l'UNAM; 3) annulation des contre-réformes néolibérales de 1997; 4) retrait de la gestion des admissions des mains du secteur privé; 5) obtention de garanties pour la levée de la grève et 6) récupération des activités académiques interrompues par la grève. Nous tenons à souligner le caractère pacifique des actions du mouvement étudiant [...], son caractère non partisan, de même que la légitimité de ses revendications à l'heure où le Mexique applique aveuglément les directives néolibérales et anti-populaires de la Banque mondiale et du FMI en matière de politique économique et sociale.

Tous les moyens ont été mis en œuvre pour réprimer ce mouvement non violent qui bénéficie du soutien populaire: des militantes ont été violées (apparemment par des forces de sécurité de l'État); des activistes ont été séquestrés et torturés; d'autres ont reçu de façon systématique des menaces de mort; près de 1500 professeurs ont été mis à pied illégalement pour n'avoir pas voulu participer aux manœuvres frauduleuses entreprises par les autorités universitaires pour briser le mouvement.

Nommé recteur de l'UNAM de manière anti-démocratique en novembre 1999 à la suite de la démission de son prédécesseur, M. Ramón de la Fuente s'était d'abord engagé à négocier de bonne foi les revendications étudiantes. Reniant sa parole, le recteur a ensuite organisé un plébiscite frauduleux [...] afin de justifier son exigence d'une reddition inconditionnelle de ce dernier. Devant l'échec de cette stratégie, il a appelé la police militarisée à déloger les grévistes par la force, violant ainsi l'autonomie universitaire et se rendant indigne de la charge qu'il occupe. Le bilan de l'opération militaro-policière est en droite ligne avec la gestion habituelle des conflits sociaux propre au gouvernement de M. Zedillo: des centaines d'arrestations; des accusations aussi graves que farfelues allant de «terrorisme» à «sédition»; utilisation des détenus comme monnaie d'échange contre la capitulation du mouvement étudiant dans ce qui peut être considéré comme un chantage des plus odieux. [...] À la fin février, 262 leaders du mouvement étaient encore en prison, considérés comme un «danger social».

La grève de la UNAM est devenue, au cours de ces derniers mois, un symbole de la résistance de la société mexicaine aux politiques néolibérales en même temps qu'une démonstration exemplaire de l'incapacité du régime mexicain à répondre autrement qu'avec la violence et la répression à ses justes revendications.

Face à une situation où la population en général et les forces sociales démocratiques sont encore une fois victimes de l'autoritarisme du gouvernement mexicain — une circonstance qui n'est pas sans rappeler l'attitude des autorités au Chiapas — nous lançons un appel à la solidarité de tous et de toutes pour la défense des grévistes et des détenus du mouvement de grève à l'UNAM. Nous exigeons donc du gouvernement mexicain: qu'il mette fin immédiatement à la violence, la répression et la persécution contre les étudiants et les étudiants en grève; qu'il libère sans condition les personnes incarcérées suite aux incursions militaires dans les écoles de l'UNAM; qu'il annule tous les mandats d'arrestation et retire toutes les accusations contre les grévistes; qu'il retourne à la table de négociation afin de trouver une solution qui tienne compte des revendications légitimes du mouvement étudiant; qu'il démantèle immédiatement la Police fédérale préventive, unanimement considérée comme anticonstitutionnelle et presque exclusivement composée de militaires auxquels on a changé l'uniforme. Aux grévistes et aux détenus de l'UNAM, nous disons: ¡No están solos! (vous n'êtes pas seuls)

Signataires: Action des chrétiens pour l'abolition de la torture (section québécoise), Action solidarité internationale du cégep du Vieux-Montréal, Anti colonial working group, Association étudiante d'anthropologie de l'Université de Montréal, Association étudiante de sociologie de l'UQAM, Association générale des secteurs sciences humaines, arts, lettres et communications de l'UQAM, Citoyens et citoyennes opposés à la brutalité policière, Comité chrétien pour les droits humains en Amérique latine, Comité de justice sociale des Soeurs auxiliaires (Montréal), Comité de solidarité tiers-monde de Trois-Rivières, Comité pour les droits humains au Mexique, Comité régional d'action politique de l'Outaouais, Comité régional d'éducation pour le développement international de Lanaudière, Concordia Student Union, Développement et Paix, Équipe de l'Éconoclaste, Les Entartistes, Groupe d'action pour la solidarité internationale du cégep de Maisonneuve, Projet accompagnement Québec-Guatemala, Réseau de solidarité avec le Mexique, Réseau Salut le monde!, Social Justice committee of Montreal, Syndicat des professeurs du collège du Vieux-Montréal.



## Les Patriotes de 1837-1838

L'autorité du peuple même...

« J'avais quinze ans. Chez mes parents, à Châteauguay, il y avait quatre ou cinq livres, pas plus. Dans le tas, *Les Patriotes* de David. Je découvrais un trésor. »

— Pierre Falardeau

368 pages, 14,95\$

Bon de commande à nous retourner

par courrier: COMEAU & NADEAU ÉDITEURS

c.p. 129, succ. de Lorimier, Montréal (Québec) H2H 1V0

Je règle par:  Mandat  Chèque

Nom \_\_\_\_\_

Adresse \_\_\_\_\_

Code postal \_\_\_\_\_ Téléphone \_\_\_\_\_

Courriel \_\_\_\_\_

En vente dans toutes les librairies, 14,95 \$

368 pages • Diffusion Prologue



## Un budget pour les riches et la classe moyenne

Beaucoup plus sûrement que le programme du parti ou les engagements électoraux, le budget révèle les priorités d'un gouvernement. Que signifie à cet égard le budget que Bernard Landry a présenté récemment?

Ce budget est équilibré. On s'y attendait, vu l'importance que le gouvernement a donné au déficit zéro, au prix de coupes douloureuses dans les dépenses. Ces coupes ont mis la santé et l'éducation en crise. Des injections d'argent sont destinées à faciliter la sortie de crise.

Dans plusieurs milieux, notamment le monde des affaires, on réclame la réduction de l'impôt sur le revenu. M. Landry y a consenti, dans une plus large mesure que prévu. Ce faisant, écrit Michel Venne dans *Le Devoir* des 18 et 19 mars, il «plaît à la classe moyenne, le groupe qui, justement, tient entre ses mains le sort de la souveraineté».

On pourrait pousser un peu plus loin l'analyse sociologique et évoquer le rôle des artistes et des écrivains dans l'évolution de l'opinion publique. Certains prétendent que ce sont les créateurs qui, plus encore que la classe politique, ont fait naître la Révolution tranquille. Les penseurs jouent assurément un rôle de définisseurs des enjeux. Pourquoi alors le budget oppose-t-il une fin de non-recevoir aux revendications du Mouvement des arts et des lettres (MAL)? Celui-ci s'est dit consterné. La ministre de la Culture et des



Communications, Mme Maltais, a réagi en annonçant une augmentation du budget du Conseil des arts et des lettres (CALO).

Mais quelques jours à peine avant la présentation du budget, le gouvernement créait la Société des événements majeurs internationaux et nommait trois administrateurs dont Pierre-Marc Johnson, qui est déjà président du Festival Juste pour rire. Il y a là apparence de conflit d'intérêt, et l'on sait que dans ce domaine, la simple apparence équivaut à un conflit. Trente millions vont à cette société.

On se souvient que le ministre fédéral des Finances, Paul Martin, a rétabli l'indexation des tables d'impôt selon le coût de la vie. Cette mesure est comme le minimum de la social-démocratie qui n'inspire guère les priorités du gouvernement Bouchard. Il n'a pas suivi, pour une fois, l'exemple venu d'Ottawa et n'a pas profité du budget pour intensifier la lutte à la pauvreté ni pour garnir suffisamment la caisse des mesures d'employabilité des personnes aptes au travail.

C'est à croire que crier au sommet, c'est crier dans le désert.

PIERRE DE BELLEFEUILLE

## Les succès stories du capitalisme BOMBARDIER (première partie)

À première vue, l'évolution de Bombardier au cours des trente dernières années défie tout entendement. Le fabricant de motoneiges des années 1970 s'était laissé déclasser par ses concurrents américains et japonais, les ventes plafonnaient, l'entreprise subissait des pertes importantes et le cours de l'action en bourse était en chute libre.

Depuis 1997, Bombardier réalise des bénéfices annuels qui dépassent le demi-milliard de dollars. Elle s'est diversifiée avec succès dans l'aéronautique et le transport urbain et emploie maintenant 47 000 travailleurs répartis dans onze pays. La capitalisation boursière de l'entreprise (sa valeur en bourse) est d'environ 15 milliards de dollars.

On peut expliquer ce spectaculaire revirement de deux façons. La première, qui sert bien les intérêts des gens d'affaires, est d'attribuer le succès de Bombardier au génie de ses dirigeants. Il existe une autre explication: depuis plus de 25 ans, les gouvernements n'ont cessé de gaver Bombardier de toutes les subventions imaginables.

Dès 1974, Bombardier obtient un contrat pour la construction des voitures du métro de Montréal, même si son prix est supérieur à celui exigé par son concurrent, la Canadian Vickers. Cette décision était d'autant plus surprenante que la Vickers avait construit les wagons de première génération alors que Bombardier n'avait aucune expérience en ce domaine. Ce contrat arrive à un moment inespéré alors que Bombardier tentait désespérément de se diversifier dans les vêtements de ski-doo.

Le transport en commun s'avérera infiniment plus lucratif. En 1982, Bombardier décroche ce qu'on a appelé le «contrat du siècle», soit la construction de 825 voitures pour le métro de New-York. Le contrat s'élève à un milliard de dollars, dont plus de 100 millions sont subventionnés par la Société d'expansion des exportations (société fédérale canadienne) par le biais d'un prêt à taux réduit.

En 1986, Bombardier reçoit ce qui est sans doute la plus grosse subvention de son histoire: le gouvernement fédéral lui vend l'avionneur Canadair pour une bouchée de pain. Alors que Canadair était encore une société d'État, l'entreprise avait développé le jet d'affaires Challenger aux frais de 1,4 milliards de dollars. Juste avant la privatisation de Canadair à Bombardier, le gouvernement a effacé les frais de développement capitalisés et les dettes correspondantes de son bilan. C'est donc dire que le gouvernement canadien a transféré gratuitement à Bombardier une technologie qui lui a coûté plus d'un milliard de dollars. Le prix d'achat payé par Bombardier ne couvre même pas la valeur comptable nette de Canadair, qui va se payer en moins de trois ans à même ses profits! Avec Canadair comme filiale, Bombardier va doubler ses ventes et quadrupler ses bénéfices.

À partir de 1986, Bombardier va acheter d'autres sociétés d'État à des prix ridicules et avec l'aide de subventions. C'est le cas de l'avionneur Short Brothers, acquis du gouvernement britannique en octobre 1989 au prix de 58 millions de dollars. Au moment de la privatisation, le gouvernement efface pour 1,6 milliards de dollars de dettes et crée une provision de 200 millions de dollars pour les contrats déficitaires afin de bien s'assurer que Bombardier ne prenne aucun risque dans cette transaction. Dès la première année au sein du groupe Bombardier, Short dégage un bénéfice net de 51 millions de dollars, soit presque le montant du prix d'achat.

En 1992, c'est au tour de l'avionneur de Havilland Aircraft à passer dans le giron de Bombardier au prix de 51 millions de dollars. Lors de cette vente, les gouvernements du Canada et de l'Ontario créent un fonds de réserve de 300 millions de dollars pour essuyer les pertes éventuelles de l'entreprise et octroient plusieurs millions de dollars en subventions et prêts spéciaux. En tout, l'aide gouvernementale représente plus de dix fois la mise de fonds de Bombardier.

Mais la bienfaisance de l'État envers Bombardier ne se limite pas à la vente de sociétés d'État à rabais et au sauvetage d'entreprises en difficultés pour le plus grand bénéfice de l'acheteur. Nous verrons dans le prochain numéro du *Couac* que Bombardier a obtenu plus que sa part en contrats gouvernementaux juteux et en programmes de subventions.

MARTIN POIRIER

Plus précisément, le gouvernement canadien aurait pu exiger des royautés de 5 à 7 millions de dollars par année pour les ventes des jets Challenger durant vingt ans, pour un total d'environ 173 millions de dollars. Le gouvernement a toutefois renoncé à ces royautés en 1988 en échange d'un montant forfaitaire de 20 millions de dollars, une décision que les analystes ont qualifié «d'extrêmement favorable pour Bombardier».

## CONFIT D'INTÉRÊTS

### Le parrain de la mozzarella Lino Saputo

Le jeune Emanuele «Lino» Saputo, fils d'un immigrant sicilien, fonda en 1954 avec son père la fromagerie Saputo. Leurs débuts furent modestes. Lino fabriquant ses fromages à partir de la baignoire familiale. Les choses ont bien changé, aujourd'hui le Groupe Saputo Inc. est un immense empire. Mais la réussite de l'entrepreneur fromager cache une période trouble.

Vers le milieu des années 1963, le parrain Joseph Bonanno (qui avait débuté sa carrière sous les auspices d'Al Capone), patron de l'une des cinq familles de la Cosa Nostra de New York (Brooklyn) vient s'installer à Montréal pour fuir un conflit avec une autre famille. Il s'intéresse alors aux affaires de Giuseppe Saputo et de son fils Lino. Le parrain américain multiplie les investissements dans Crémère Stella et Cosenza (qui appartiennent au Saputo) et les affaires prospèrent si bien que Bonanno tente de s'installer à Montréal avant d'être déporté.

L'association avec Bonanno a parfois nui au clan Saputo qui a été dans le colimateur des autorités fédérales américaines. En 1980, un juge retraité de New York, l'honorable Charles D. Breitler, avait mené une enquête exhaustive sur le Groupe Saputo. Le rapport produit par Thomas G. Conway pour le Département de l'Agriculture de l'État de New York et monté à partir de preuves policières signale que Lino effectuait plusieurs versements pour un certain J.B. Lino a juré que les initiales J.B. signifiaient Joe Borsellino (de son vrai prénom Giuseppe) son beau-frère et non Joe Bonanno... En 1985, la Commission Criminelle de Pennsylvanie qui enquête sur les ramifications de la Pizza Connection aux États-Unis mentionne dans son rapport annuel: «La compagnie Saputo a été directement liée à l'organisation criminelle de Joseph Bonanno (...) depuis 1964».

Au fil des ans, cependant, le nom Saputo devient un gage de respectabilité et de succès. Le Groupe Saputo se diversifie en créant le Groupe Immobilier Petra et se porte acquéreur du Sheraton centre-ville (Montréal), du Sheraton Laval, du Hilton Laval et du Château Vaudreuil. Ouoi de mieux que de posséder des hôtels pour mieux écouler ses produits! Mais Lino a faim. Il poursuit les acquisitions au Canada et aux États-Unis. La cerise sur le fromage est sans contredit l'acquisition par Saputo de Culinar (les petits gâteaux Vachon) en 1999. Par cette transaction en partenariat avec la Société Générale de Financement du Québec dirigée par Claude Blanchet (mari de Pauline Marois), Lino s'affirme dorénavant comme un grand bâtisseur. En ce début de l'an 2000, le Groupe Saputo (inscrit à la bourse de Montréal et de Toronto) a le vent dans les voiles. La compagnie de St-Léonard créée en 1954 présente un chiffre d'affaires de plus de 2 milliards \$, possède 10 usines au Canada et 18 aux États-Unis. Entre 1998 et 2000, le chiffre d'affaires du Groupe Saputo a connu une augmentation fulgurante de plus de 140%!

Aujourd'hui, Lino est milliardaire. Il a constitué un fonds de solidarité: Jolina Capital (Le mot Jolina est composé des deux premières lettres des trois enfants de Lino: Joey, Lino Jr. et Nadia). Ce holding familial est une société fermée localisée à Senneville (ouest de l'île de Montréal) dont l'actionnaire principal est Lino. Via cette société fermée, Lino investit ses milliards partout: Transforce (anciennement Cabano Kingsway), Club de Golf Saint-Raphaël (île Bizard), Unifort (papetière), Crémère des Trois-Rivières, etc.

Avec tout ce fric à gérer, à investir et à placer, Lino a besoin d'un bon banquier. On ne s'étonnera donc pas de retrouver André Bérard président de la Banque Nationale sur le conseil d'administration de Saputo... et Lino sur celui de la Banque Nationale. Parmi les autres administrateurs du Groupe Saputo on retrouve Marcel Aubut (ex-boss des Nordiques et administrateur chez Transforce).

L'élan de générosité de Lino est à la mesure de son élan au golf, surtout lors du tournoi annuel de la Banque Nationale, qu'il arrose de ses dollars depuis plusieurs années. Est-il besoin d'ajouter que Lino est un grand philanthrope? Normal, il a sa propre fondation, sans compter que ceux bénéficiant de ses dons organisent leurs parties dans les hôtels de Lino. En fait, il a tellement de cœur que le premier Bal du cœur (campagne de levée de fonds) de l'Institut de Cardiologie de Montréal s'est déroulé au Château Vaudreuil en février 1999 à 1000\$ le couvert. Le quinzième Bal des Gouverneurs de la Fondation Communautaire Canadienne-Italienne du Québec s'est déroulé en octobre 1999 au Sheraton Laval sous les auspices du chaleureux Lino. S'y trouvaient, notamment: Roberto Nigido (ambassadeur d'Italie), Dominic Taddeo (président du Port de Montréal), Frank Zampino (maire de St-Léonard), Gilles Vaillancourt (maire de Laval) et plusieurs autres. Le brave Lino est également très actif au sein de la Chambre de commerce italienne du Canada à Montréal dont les deux derniers conférenciers étaient Alfonso Gagliano (ministre fédéral des Travaux publics) et Thomas d'Aquino (président du Conseil canadien des chefs d'entreprises).

Aujourd'hui, Lino est plus qu'un honorable citoyen: il est devenu un ange financier. Chaque année, la Fondation du maire Bourque organise La soirée des anges dans le but de présenter des investisseurs privés (surnommés anges financiers) aux membres de la Jeune Chambre de Commerce de Montréal. Notre archange Lino y est très présent.

Au cimetière Côte-des-Neiges, la famille de Giuseppe Saputo est propriétaire d'un superbe caveau, à proximité du Mausolée de Jean-Paul II et juste à côté de celui de la famille de feu Pietro Rizzuto, ancien sénateur canadien. L'ange Lino, dont les entreprises sont bénies, nous apprend que dans la vie comme dans la mort, les amis restent en contact...

BENOIT PERRON ET FRANÇOIS PATENAUDE

## BRUTALEMENT DIRECTEMENT STÉRRAND

### VOL AU-DESSUS D'UN NID DE MAGOUILLES



## L'APARTÉ

Librairie théâtrale Café

du théâtre sur un plateau

5029, rue St-Denis, Montréal (face à l'École nationale de théâtre) Tél.: (514) 282-0911

## Méchante route!

**L**u en page frontispice du *Devoir* du 17 mars dernier, «La route fauche sept enfants». Oui, oui, la route, cette méchante pièce d'asphalte dure, noire et cruelle a bel et bien fauché la vie de sept enfants. Pas le véhicule dans lequel prenait place les victimes ni celui qui a été impliqué dans l'accident. Le vrai coupable, c'est la route. Sans la route, pas d'automobiles ni d'accidents... On se demande bien par quelle contorsion intellectuelle la route pourrait devenir une meurtrière quand on sait que c'est l'automobile qui tue. Selon le *Livre noir de l'automobile* de Richard Bergeron, le sida a tué quelques 5,8 millions de personnes depuis son identification. Durant la même période, 8,5 millions de gens mourraient dans des automobiles. Lutte-t-on pour autant contre tous les problèmes liés à l'automobile?

La réponse implique probablement qu'on se penche sur l'influence de la mafia de l'industrie automobile. Parmi ces membres il y a les constructeurs, bien sûr, mais également les pétroliers, les assureurs automobiles, les banques avec leurs prêts auto et toutes les autres compagnies de produits connexes liés aux automobiles. Pour eux, plus il y a d'autos sur les routes et plus c'est payant. Évidemment, le coût social relié à l'utilisation de l'automobile est refilé aux gouvernements, donc à nous; nous paierons la note via le système de santé, la construction de nouvelles routes et de nouveaux ponts ou la dépollution.

Les gens de la revue *Adbusters* ont brillamment illustré le coût social que l'industrie automobile refilé à la collectivité en glissant une contravention totalisant 17 000\$ dans leur dernière édition. Ils arrivent à ce montant en déduisant le coût réel moyen payé à l'achat d'une automobile (26 000\$) du coût moyen réel d'une automobile incluant tous les coûts sociaux (43 000\$).

Ce genre d'information ne se retrouvera jamais dans les pages des grands quotidiens. On comprend pourquoi quand on regarde du côté des publicités d'auto que les journaux diffusent allègrement. Un exemple: le *journal de Montréal* qui a publié une série de textes sur l'accident de Nicolet avait, paradoxe troublant, en pages quatre et cinq de l'édition du 20 mars dernier, quatre textes sur la tragédie et... deux publicités de concessionnaires automobiles en bas de chacune des pages.

MARTIN PETIT

HUM... IL Y AURAIT PLACE À AMÉLIORATION...

OUI, ON POURRAIT AJOUTER DES AFFICHES PUBLICITAIRES...



### Légaré à l'écart

Pierre Légaré est tellement écoeuré par la société actuelle qu'il choisit de mettre fin à ses spectacles solo. (*L'Actualité*, 3-00). La société a parfois du bon...

### Légaré à l'écart II

Pierre Légaré prend sa retraite. C'est pas le comique épais qui chantait avec les Baronsnets, lui?

### Filiatreault et l'humour gras

Au sujet de la dérive de l'humour québécois, Denise Filiatreault, experte en humour fin, se prononce sur les ondes de Radio-Canada (20-3): «L'ennui, c'est que l'humour gras passe désormais à la télévision. Ça va dans les foyers. Faut faire attention.»

Et moi, mes films et mes pièces, je demande toujours à ce que ça ne soit pas diffusé à la télé...

## Sic transit...

«La défense inconditionnelle du peuple, aux yeux de nos spécialistes de l'éphémère, ne semble pas compter parmi les signes éminents auxquels on reconnaît le grand mérite.»

Pierre Vadeboncoeur

**F**idèle jusqu'à la fin à sa classe et dans la défense de ceux qu'il appelait, en utilisant une expression quelque peu surannée, les moins bien nantis, Marcel Pepin nous a quittés le 6 mars. Le concert de louanges qui a accompagné son départ était rien de moins que mérité. Une vie ainsi consacrée, du début à la fin, à la poursuite d'un seul objectif: servir!, cela se souligne en effet.

**Jean Cournoyer et Jérôme Choquette, qui tous les deux ont eu quelque chose à voir avec son emprisonnement, y sont allés de propos louangeurs.**

Du côté du peuple, de ce monde ordinaire qu'il affectionnait tant, la douleur allait de soi. On perdait quelqu'un qu'on savait de notre

bord, inconditionnellement. Combien de milliers sentaient, plus ou moins consciemment sans doute, devoir à Marcel Pepin et à ses efforts un peu des conditions meilleures qui sont leurs aujourd'hui.

Jean Cournoyer et Jérôme Choquette, qui tous les deux ont eu quelque chose à voir avec son emprisonnement, y sont allés de propos louangeurs. Dans les médias aussi, on a salué le grand homme. Nul doute qu'on y était sincères.

Ainsi, Pierre Gravel, éditorialiste à *La Presse*, le 8 mars: «Marcel Pepin aura été plus qu'un autre héros de la Révolution tranquille. Il aura été aussi et surtout été un homme au sens le plus noble du terme. Et un citoyen dont, quelle que soit l'époque ou les défis à la mode, toutes les sociétés ont besoin pour demeurer ou devenir un peu plus vivables.» Le 22 décembre 1967, lors d'une grève à la Commission des transports de Montréal, un éditorialiste de *La Presse*, Guy Cormier, écrivait ceci: «Il faut nommer Marcel Pepin à la tête du réseau. Lui donner tous les pouvoirs... C'est comme ça que Staline faisait marcher la Russie.»



Pépin avait commencé à travailler sous un certain Duplessis (qu'il exérait...)

Claude Lavergne, du *Dimanche-Matin*, écrivait le 14 juin 1972: «Depuis un bon moment, autant M. Pepin que la CSN préconisent ouvertement la destruction de la société tout entière pour la rebâtir à neuf à partir de critères différents.» Deux mois plus tôt, le 30 avril, à la suite d'un débat entre Jean-Paul L'Allier et Marcel Pepin, le même Lavergne avait écrit: «L'autre, Marcel Pepin, a fait la preuve une fois de plus par l'enchevêtrement de son raisonnement qu'il était beaucoup plus au service d'un idéal proprement socialiste, quelles qu'en soient les conséquences...»

Yvon Dupuis lui-même — qui fit un peu dans le journalisme —, écrivait dans *Défi*, le 28 avril 1972: «Le syndicalisme à la Pepin, à la Laberge ou à la Chartrand, c'est du banditisme syndical...» Il ajoutait: «Au lieu de s'inspirer de Jean-Paul Sartre et des révolutionnaires, notre compatriote Marcel Pepin pourrait consulter de grands hommes équilibrés qui ont réussi à marquer leur époque par la pondération, le sens de l'équilibre, la sagesse et le courage.»

Et encore, Paul Coucke, de *CJMS*, le 11 avril 1972: «Se servir des malades, d'élèves comme otages, voilà le jeu que mènent présentement Pepin, Laberge et Charbonneau.»

Prémonition? Sans doute, quand Pierre Vadeboncoeur écrivait ceci, dans *Le Devoir* du 13 février 1973: «C'est ainsi que la véritable figure de Marcel Pepin émerge lentement, à travers les calomnies, les jugements superficiels, les trahisons et la stupidité qui grimacent autour d'elle, et c'est indéniablement la figure d'un défenseur du peuple.»

«Je ne sais comment l'on peut appeler cela dans le langage du monde officiel et plus particulièrement dans celui de la clique libérale, mais je pense que dans un langage d'homme, cela peut s'appeler de la grandeur. L'ignore aussi comment les rédacteurs qui passent leur temps à soupeser les cabotins de la scène publique pour leur découvrir quelques mérites et quelques faiblesses, partageant de la sorte les nullités selon une échelle de valeurs et s'habituant ainsi à discuter tout homme comme un quelconque politicien, peuvent de leur côté nommer la grandeur quand elle se montre.»

Voilà.

MICHEL RIOUX

## À toutes vapeurs La pilule de Pinard

**E**n lisant la chronique Médias du *Devoir* (15-3), j'apprends que Daniel Pinard va révéler son homosexualité lors de l'émission *Les Francs Tireurs*. Tiens donc. Je souris un brin. Il faudrait expliquer à Martineau, Saulnier et Dutrisac qu'ils sont les derniers à l'apprendre.

Le soir venu, j'écoute Pinard. Les trois *straights* alternatifs paraissent fort satisfaits de leur scoop. Eux autres ils l'ont l'affaire, ce sont des gars, des vrais, pas des hommes roses, non monsieur, ils vont même jusqu'à débuser du gai culinaire, c'est-y pas du grand journalisme, ça. D'ailleurs, j'aime particulièrement celui qui tenait jadis un carnet mondain dans *Voir* et qui parle comme si tsé veut dire genre tout en donnant l'impression que son dentier est trop grand pour sa bouche.

Bon, Pinard est gai. C'est comme si Lucien Bouchard m'apprenait qu'il lui manque une jambe.

Mais j'ai dû rapidement me rendre à l'évidence que l'aveu de Pinard ne constituait pas l'objectif réel de l'émission, même si ça lui ajoutait du piquant. Le cuisinier, en fait, souhaitait surtout dénoncer l'homophobie ordinaire pratiquée par les humoristes qui déferlent sur nos plages en vagues aussi immenses qu'éphémères, et qui se produisent dans des émissions navrantes de futilité comme *Piment fort*, *Les Mecs comiques* et compagnie. Que la charge se fasse en même temps qu'un *coming out*, ça frappe les esprits, faut croire. Quelqu'un a-t-il parlé de courage? Quelle sorte de courage y a-t-il dans le *coming out* de Pinard? No sé.

Le cuisinier a souligné les effets néfastes que peuvent avoir les jokes de fif vomies par des twits incultes diplômés de l'École du rire sur des adolescents terrorisés par leur propre sexualité et abonnés à *Piment fort*. Un bon point pour lui. Par contre, il n'a pas parlé du désarroi des jeunes gais indépendantistes qui ont soif d'érotisme et qui n'ont que Guy Bouthillier comme modèle, mais je sens que je m'égare. Excusez, j'ai pris une brosse hier soir, j'étais tellement saoul que j'ai violé un serveur du *Sky* dans une ruelle et je me suis essuyé avec un exemplaire de *Être*. Où en étais-je?

Ah oui. Le cuisinier a aussi dit au voleur, à sa femme et son amant du motel alternatif que s'il existait une pilule pour devenir hétérosexuel, il la prendrait. Là, j'ai décroché. Non mais, le con. Sur le coup, 350 ados embarrassés par leur sexualité, apprenant que la guérison est impossible, sont allés se jeter du haut du Pont Jacques-Cartier. De plus, Pinard accepterait il l'a annoncé en ondes, c'est assez spectaculaire comme amorce de campagne électorale — de devenir le porte-parole d'un organisme comme *Gai écoute* (une sorte de *Tel-aide* pour gais et lesbiennes). Avant d'en arriver au suicide, les gens téléphoneront tout de même à *Gai écoute* pour savoir si la pilule existe enfin. Bandant, le porte-parole.

Toujours est-il que cette pilule m'a fait grincer des dents. Par sa pilule, Pinard a ainsi non seulement avoué son homosexualité, mais il a témoigné du malaise qu'elle suscite chez lui. À ce sujet, il citait une blague révélatrice de *Piment fort*: «Ou'ont en commun Serge Laprade, Evan Johannes et Daniel Pinard? Il trouve cette blague insultante ou méprisante ou que sais-je. Elle n'est pas très drôle, en effet, mais insultante? Méprisante? Peut-être sans s'en rendre compte, les humoristes de *Piment fort* ont choisi ces trois hommes et non pas Michel Girouard, Pierre Bourgault et André Montmorency, tous gais avoués. Vous me suivez? En somme, je me demande si cette blague ne ridiculise pas plutôt le silence des gais de garde-robe plutôt que l'homosexualité elle-même. Car il n'existe pas non plus de pilule pour guérir le manque d'estime de soi. Pinard, t'es gai, bienvenue dans le club. Souris, merde.»

La revue *Fugues* publie une entrevue avec le comédien gai Rupert Everett réalisée à Chicago en raison de la sortie de *The Next Best Thing*. Everett fait aussi la couverture du numéro, se donnant le regard ténébreux et la pose sexy d'un veau qui a mal au ventre. Un mauvais comédien dans un mauvais film, ça vous remonte la fierté, ça. On s'inquiète pour la jeunesse.

Attendez, les ados, n'allez pas vous jeter du haut du pont tout de suite. Il faut que je vous raconte quelque chose. Dans *Voir* (24-2), vous savez, cette gazette qui est comme un arbre que l'on secoue pour faire tomber les beaux fruits (c'est-à-dire les circulaires), Mathieu Chantelois et Luc Boulanger, trois semaines avant l'émission, signaient un assez bon texte d'humour qui disait la même chose que Pinard. Martineau est extraordinaire: deux de ses journalistes avaient lancé le débat avant Pinard et il semblait avoir tout oublié.

Mais il faut dire que Chantelois et Boulanger n'avaient rien à avouer, eux, puisque tous savent qu'ils sont gais, et quand on n'a rien à avouer, ça manque de trémolo dramatique et on ne passe pas dans la chronique Médias du *Devoir*, d'autant plus qu'ils ne semblent pas portés sur les pilules. En plus, ils ne font pas de recettes, eux, ils ratent chaque fois le couscous à l'orange. C'est vous dire.

Morale: «a good fag is a dramatic fag». Vous ne trouvez pas ça triste à pleurer?

MARCO DE BLOIS  
marco@lecouac.net

## La science du Couac

### On n'a rien inventé

**L**es primatologues ont la vilaine habitude d'inviter l'Homme à descendre de son piédestal. L'été dernier, l'invitation était publiée dans la revue *Nature* et avait pour titre: «*Cultures in chimpanzees*». Comme toujours l'Homme, drapé dans sa vanité et obnubilé par ses innovations techniques, a décliné l'invitation. De la culture chez les animaux, tranche-t-il avec autorité, mais de qui se moque-t-on? Ils n'ont même pas le câble...

Petite comparaison, à titre d'introduction. Il est certain que, comparée à l'albatros, la poule ne vole pas. Mais les poules, à défaut d'avoir des dents, ont bel et bien des ailes qu'elles peuvent battre pour atteindre un perchoir pas trop élevé. Ainsi, point de culture chez les animaux si l'on a en tête les grandes réalisations artistiques humaines. Mais qu'en est-il si l'on se défait de cette vision anthropocentrique? Si l'on considère la culture simplement comme la transmission non-génétique de certaines habitudes?

C'est sur cette base qu'Andrew Whiten, de l'Université de St-Andrews en Écosse, a compilé les observations faites par différents primatologues sur sept colonies de chimpanzés en Afrique. Parmi tous les comportements observés au fil des décennies

par ces équipes (totalisant ensemble 151 ans d'observation!), 39 montraient des variantes culturelles différentes selon les colonies.

Dans certaines de celles-ci par exemple, les individus applaudissent les mains au-dessus de la tête pour exprimer leurs émotions, alors que ce comportement reste complètement inconnu du groupe voisin. Ou encore, certaines techniques sont connues de tous mais sont apprêtées à la sauce locale. C'est le cas des petites branches que tous les chimpanzés savent utiliser pour attraper des fourmis. Dans certains clans, on les attrape toujours une par une. Mais dans d'autres, on a trouvé le truc: on enfouit le bâton dans une fourmilière et on attend qu'il soit rempli de fourmi pour en avaler des dizaines d'un seul coup!

Mais doit-on vraiment utiliser le noble mot de Culture pour une histoire de fourmis?, demande l'Homme avec l'ironie du désespoir. Ne pourrait-on pas se contenter de parler simplement d'une tradition ou d'un «trait particulier»? Pour un ou deux comportements isolés qui varient, peut-être. Mais pour 39...

«L'existence de nombreuses variantes locales dans le comportement des chimpanzés est connue depuis longtemps», affirme Bernard Chapais, primatologue à l'Université de Montréal. L'intérêt de cette étude est de mettre en commun ces connaissances. Malgré tout, le vocabulaire de cul-

ture appliqué à d'autres primates qu'Homme sapiens dérange encore certains scientifiques. Pour eux, il manque à nos cousins la représentation symbolique et le caractère cumulatif propre à la culture humaine, où les techniques sont si facilement combinées pour en créer de nouvelles.

Mais pour Bernard Chapais, parler de culture chez les chimpanzés ne pose pas de problèmes si on se place dans une perspective évolutive. «Il faut voir ces variantes locales comme une forme antérieure de ce qui a littéralement explosé chez l'humain», soutient-il. Car à partir du moment où le langage se met de la partie, les possibilités sont décuplées. Tellement, qu'on a peine à croire qu'il s'agit du même phénomène que chez les chimpanzés.

C'est l'éternelle difficulté auquel doit faire face le primatologue. Montrer que bien que nous en ayons complexifié les mécanismes, nous n'avons pas inventé l'essence de la plupart de nos comportements. Bernard Chapais en sait quelque chose, lui qui étudie depuis 15 ans sur ses macaques les dynasties familiales, les alliances stratégiques, la tromperie, la reproduction des hiérarchies, des structures dominantes et des inégalités sociales... Tout ça existait déjà chez les singes. Machiavel et Cie l'ont simplement perfectionné. «Quand j'expose nos observations, les gens n'en reviennent pas de voir à quel point l'essentiel de nos conduites se retrouvent chez les autres primates», reprend le chercheur montréalais.

Ceux qui résistent le plus sont curieusement des collègues ethnologues ou psychologues qui ont peu de notions sur la théorie de l'évolution. «Un réflexe de protection de territoire typique», note d'ailleurs Chapais en bon primatologue! Reste que si on parlait de tout ça aux jeunes à l'école, ça leur donnerait peut-être des outils pour comprendre ce qui les attend plus tard. Peut-être courberaient-ils moins l'échine devant ces «grandes familles» s'ils constataient qu'elles passent l'essentiel de leur vie à faire la même chose qu'un macaque d'intelligence moyenne? Peut-être trouveraient-ils moins impressionnantes ces méga-fusions d'entreprises s'ils voyaient clairement le réflexe simiesque d'alliance au dominant qui les gouverne? Peut-être, enfin, seraient-ils davantage fascinés par le poète, le peintre ou le philosophe qui eux utilisent la part la plus spécifiquement humaine de leur cerveau?

BRUNO DUBUC

Pour en savoir plus:  
A. Whiten et al., «Cultures in chimpanzees», *Nature* 399, 682-685 (17 Juin 1999)

B. Chapais, «Machiavel chez les macaques», *La Recherche* 307 (Mars 1998)

B. Dubuc, «Sexe, mensonge et politique», *Québec Science* 32, no 6 (Mars 1994)

## Le réseau des réseaux

En plus de celui de Cinar, Micheline Charest siègeait aux conseils d'administration de BCE, de BCE Emergis et des Bourses du millénaire.

Ceux qui croient qu'il existe un lien entre Micheline Charest et Jean Monty sont des hystériques fous à lier.

### LE PREMIER FESTIVAL ANARCHISTE DE MONTRÉAL



samedi, le 6 mai 2000, 10h00 à 18h00  
1710 Beaulieu (coin Ontario et St-Catharines), m.m.m. Beaulieu  
514-769-9059 - lombrenoir@tao.ca



La philo pour tous: (8/12)

Jean-Jacques Rousseau

Quelle œuvre étonnante et puissante que celle-là! Et comme je vous devine, je suis certain que vous allez bien vite vous y sentir comme chez vous.

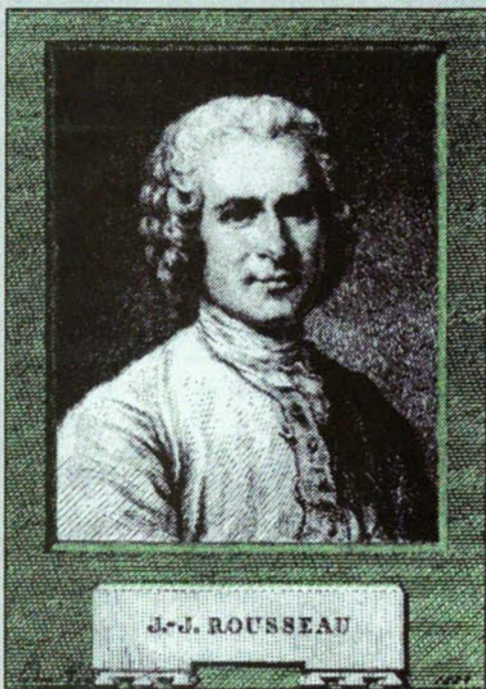
Ce sera d'abord, peut-être, à cause de la langue. Car Jean-Jacques Rousseau (1712-1778) est un de ces rares philosophes qui fait mentir l'adage qui veut que les philosophes écrivent comme des pieds. C'est souvent vrai, mais pas ici. Ah! La langue de Rousseau, indéfiniment un des plus grands prosateurs français. Ah! La phrase de Rousseau, ample, riche, précise, émouvante. Tenez, goûtez-moi ça, lisez le à haute voix: «Le premier qui, ayant enclos un terrain, s'avisait de dire, Ceci est à moi, et trouva des gens assez simples pour le croire, fut le vrai fondateur de la société civile. Que de crimes, de guerres, de meurtres, que de misères et d'horreurs n'eût point épargnés au Genre humain celui qui, arrachant les pieux ou comblant le fossé, eût crié à ses semblables: Gardez-vous d'écouter cet imposteur; vous êtes perdus si vous oubliez que les fruits sont à tous et que la Terre n'est à personne.»

Ces lignes sont célèbres. Elles ouvrent le Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes, que Rousseau publie en 1755. Cinq ans plus tôt, il avait fait paraître un premier livre qui lui avait valu la célébrité: le Discours sur les sciences et les arts. Nous sommes au XVIII<sup>e</sup> siècle, au Siècle des Lumières comme on dit. L'époque se veut rationaliste et confiante dans les progrès que la raison permet. Rousseau est l'empêchement d'utopiser en rond, celui qui prend le contrepied de son temps et qui sera toujours en marge. C'est de la marge qu'il observe et juge, de la marge qu'il rédige son œuvre dont l'étonnante justesse, sur plus d'un plan, fascine toujours ses lecteurs.

La raison? Rousseau est le précurseur du romantisme et le chantre de la nature; il pratique l'introspection, l'autobiographie et en appelle à la conscience, «instinct divin», plutôt qu'à la froide raison.

Le progrès? Rousseau anticipe sur tous ceux qui, aujourd'hui, le questionnent - et notamment sur les écologistes. Son époque pressent l'électricité? Rousseau pressent Chernobyl.

Pour lui, l'homme est un animal dénaturé, sorti par un funeste hasard de cet état de nature où il vivait libre et innocent; la société, irrémédiablement, le corrompt. Pire: nul retour à l'état de nature n'est désormais possible. Est-il au moins un salut dans le politique, alors? Rousseau le cherche. Il rédige le Contrat social et s'efforce de cerner les conditions de la légitimité du pouvoir politique. Dans l'état de nature, l'homme est isolé et libre; mais il est aussi doué de pitié (par quoi il se distingue de



l'animal et peut s'humaniser) et de perfectibilité. Le pouvoir politique (ou, si l'on préfère, l'état de société) légitime ne peut résulter que d'un pacte librement consenti par tous les contractants. Écoutez Rousseau: il s'agirait de «trouver une forme d'association qui défende et protège de toute la force commune la personne et les biens de chaque associé, et par laquelle chacun s'unissant à tous n'obéisse pourtant qu'à lui-même et reste aussi libre qu'auparavant». Par ce contrat, on renoncerait à l'égalité et à la liberté naturelles mais ce serait alors pour obtenir l'égalité et la liberté civiles réalisées dans l'obéissance autonome à la loi qu'on s'est soi-même donnée par la volonté générale guidée par la raison. L'homme serait alors citoyen et vivrait en démocratie.

Mais la conclusion de l'ouvrage est pessimiste. L'idéal dessiné se révèle irréalisable en pratique et force est de conclure que la démocratie directe suppose de telles conditions pour s'exercer qu'on ne la réalisera sans doute jamais dans nos vastes territoires aussi densément peuplés.

Le mal s'étend donc et il s'étendra encore. Le mal, c'est-à-dire l'artifice, l'hypocrisie, les passions, l'égoïsme, le politique, la servitude, la domination... À moins... Car il y a peut-être une ultime avenue que nous indique Rousseau: l'éducation. Tous les lecteurs de Rousseau ne seront pas d'accord, mais, à mon avis, toute cette œuvre converge en effet vers Émile, vers cette réflexion sur l'éducation par laquelle Rousseau prend sa place, la toute première sans l'ombre d'un doute, dans l'histoire de la pédagogie.

«Tout est bien sortant des mains de l'auteur des choses, tout dégénère dans les mains de l'homme». Ainsi commence Émile ou de l'éducation, ce livre à tant d'égards remarquable. Rousseau prend le bébé Émile et en fait un homme. Vivre est le métier qu'il veut lui apprendre. La première éducation sera négative: il s'agit de préserver Émile des influences néfastes de la société. Puis, peu à peu, Émile se forme, le plus souvent découvrant par lui-même ce qu'il apprend, sous la houlette d'un précepteur discret qui n'hésite pas à mettre en scène les conditions des apprentissages et des découvertes de son élève. Rousseau met ainsi patiemment à jour tout un continent, largement méconnu jusqu'à lui: celui de l'enfance. Une part substantielle de ce qui se fera de mieux en éducation jaillit de là, de cette source vive et toujours féconde. De Pestalozzi à Froebel jusqu'à Dewey et Montessori et à tout ce courant contemporain de l'École nouvelle, tout ce qui aura compté en éducation reprendra peu ou prou à Rousseau.

Et ce rêve modeste et fou de rendre l'homme à lui-même par l'éducation en fait encore rêver plus d'un.

RAYMOND-LA-SCIENCE (baillargeon.normand@uqam.ca)

Deux lectures:

Jean-Jacques Rousseau, (1762): Émile ou de l'éducation, Garnier Flammarion, Paris.

Jean-Jacques Rousseau, (1762): Du Contrat social, Garnier Flammarion, Paris



Le bonheur

«Le printemps suivit. Puis l'été. Et, de rechutes en répit, une autre année passa. Pendant ce temps, Alexandre apprit à parler, aima danser sur une chanson de Vigneault et comprit l'importance de rire. Le bonheur insistait. Nous percevions notre enfant malade, de plus en plus comme un enfant et moins en moins comme un malade. Mais la trêve fut brève. À la fin de juillet, dans l'insouciance d'un été sans histoire, le mal frappa comme la foudre.»

Robert Jasmin

Vous connaissez Robert Jasmin? Vous ne le connaissez pas? C'est normal. Comme il n'a pas publié chez Boréal avec Jacques Godbout et le p'tit Martineau. On risque peu d'entendre la Bazzo nous taper sur les rognons avec son «génie». On n'est pas prêt non plus d'entendre parler de son «chef-d'œuvre» chez Gilles Marcotte, dans la revue de dentiste à Jean Paré. Faut dire que c'est pas tout récent non plus... Moi, j'ai rencontré Jasmin par hasard, deux ou trois fois, dans des assemblées politiques. Quand il vous serre la main c'est du solide. Un homme souriant. La cinquantaine. Il vous regarde droit dans les yeux.

C'est tout ce que je sais du bonhomme. Mais en refermant son livre, Le Temps d'Alexandre, j'ai l'impression d'avoir découvert un ami. Un père. Sur la quatrième de couverture, ça dit qu'il a 58 ans, qu'il est avocat et sociologue, qu'il a étudié à Paris, qu'il a été syndicaliste, professeur et attaché politique à Québec. Aujourd'hui, il est commissaire du travail, paraît-il. Ça me fait ni chaud ni froid. Comme pour mon frère.

Je sais seulement qu'il a écrit un livre magnifique. C'est l'histoire de son fils Alexandre, mort à treize ans. Un enfant ordinaire. Une famille ordinaire. Une histoire ordinaire.

Et pourtant c'est extraordinaire. Sublime. Le Temps d'Alexandre ça raconte la vie, au jour le jour, d'un enfant condamné par la maladie et qui persiste à vivre jusqu'à l'âge de treize ans. La vie de son père, de sa mère, de sa sœur. Un livre sur la mort donc. Mais où la vie jaillit avec force page après page. La vie, c'est-à-dire le rêve, la lutte, l'art, la poésie, la douleur, la politique, le bonheur, la tristesse, le soleil, la pluie sur la peau, l'odeur du foin coupé. La vie, bêtement emmêlée à la mort pendant treize ans.

Robert Jasmin nous raconte la vie de son fils. Ce pourrait être affreusement banal. Et pourtant, par la magie de l'art, son fils devient mon fils. Alexandre devient le fils et Jasmin devient le père. Et nous devenons nous-mêmes le père et le fils.

J'aime la simplicité et la grandeur de ce livre. J'aime la délicatesse des sentiments de l'auteur.

J'aime une certaine hauteur de vue qu'on recherche en vain dans le cinéma ou la littérature actuelle (capote pas, Falardeau).

En refermant ce livre, on a le goût de s'attarder à sa table, en buvant du café, dans un rayon de soleil. On a le goût de marcher dans la neige, de rire avec les enfants, de partager le pain de l'amitié en écoutant du Bach, de relire du Gaston Miron.

PIERRE FALARDEAU

Robert Jasmin, Le Temps d'Alexandre, Montréal, Éditions Papyrus, 1989.

L'archaïque Borduas

Avec trois ans de retard, j'ai enfin eu l'avantage de lire le précieux essai de Gilles Lapointe sur la correspondance de Borduas, publié chez Fides, L'Envol des signes. Il est impossible de rendre compte de cet ouvrage dans un petit article. Comment donner une suffisante idée de l'étendue des observations de l'auteur, qu'il faudrait reconnaître page par page, chapitre par chapitre? On ne saurait faire sentir en quelques paragraphes l'application précise et féconde de Lapointe, ni relever sommairement les vues abondantes qui lui viennent au fil de sa lecture des lettres. Ce bouquin captif et l'on ne sait trop si c'est à cause de l'étrange attrait qu'exerce inmanquablement Borduas, ou bien à cause d'une prose critique digne de lui par des qualités de prégnance et d'attention. En tout cas j'en avais à peine lu cinquante pages que j'ai écrit à leur auteur mon sentiment sur la valeur de ses réflexions, «parentes de la singulière pertinence et du tour concret des écrits de Borduas lui-même».

On trouve dans cet ouvrage des aperçus auxquels on n'est pas nécessairement habitué au sujet de Borduas.

Cette correspondance fait partie intégrante de l'œuvre de l'artiste: «... l'activité épistolaire s'inscrit comme un geste important du peintre, complémentaire de sa pratique picturale. Des indices laissent entrevoir que pour Borduas (...) écriture et peinture peuvent (...) se rejoindre dans un au-delà du tableau». Voilà une preuve de plus que rien dans la vie du peintre n'était sans rapport avec une appréhension globale du sens.

On dirait que c'est cette extraordinaire continuité et cohérence que Gilles Lapointe s'emploie à montrer, lui-même continu, attentif et cohérent dans son étude.

«Tous mes tableaux ne sont faits que pour ma propre connaissance», dit Borduas. On a l'impression que Lapointe n'écrit sur les lettres du peintre que pour sa propre connaissance aussi, et pour la nôtre.

«On trouve de plus dans cet ouvrage des aperçus auxquels on n'est pas nécessairement habitué au sujet de Borduas, si souvent décrit comme novateur absolu et d'exclusif parti pris, postmoderne donc au sens étymologique du mot, et créateur-champignon. Voici qui introduit quelque chose de moins convenu, ou plutôt de bien surprenant: «Malgré son apparent consentement aux interrogations contemporaines de la modernité, le peintre, en définitive, se serait-il plutôt replié sur une autre modernité, plus ancienne, plus proche d'un Saint-Denis Garneau?»

«Je suis un archaïque égaré dans le champ de l'art», déclare Borduas à la même époque.

Archaïque? Miron disait aussi cela de lui-même. Il y a là une dimension commune aux grands créateurs, mais on n'en parle pas souvent.

PIERRE VADEBONCEUR

Gilles Lapointe, L'Envol des signes, Montréal, Fides-CETUQ, 1996.

Devinette

Pourquoi le pape Jean-Paul II a-t-il le dos de plus en plus voûté et éprouve-t-il des difficultés à se tenir debout? Parce qu'il a «pris symboliquement sur lui les péchés et les fautes dont l'Église (...) s'est rendue coupable au fil des siècles.» (La Presse 14-3).

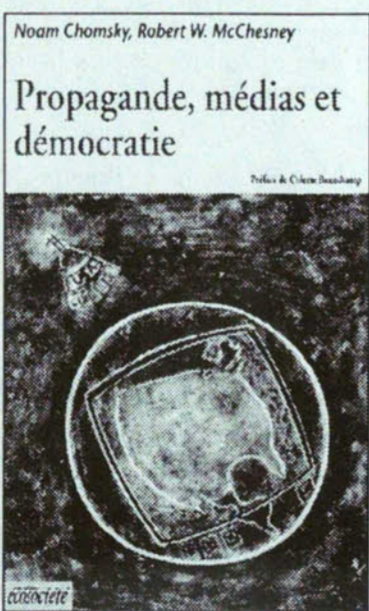
Un petit pas pour George...

L'ex-président étasunien George Bush a dit: «J'ai encore beaucoup à vivre, beaucoup de voyages à faire, et beaucoup d'avions desquels me lancer» (La Presse 26-2). On se permet d'insister sur le dernier point...

Qui, nous?

«Avez-vous un million à investir?», titre La Presse à la une de son cahier économique.

On se sent tout de suite interpellé.



208 pages. Prix: 14,95 \$

Propagande, médias et démocratie

Noam Chomsky, Robert W. McChesney

Nous vivons dans l'illusion que la population participe à la gestion de ses affaires et que les médias sont indépendants et nous fournissent l'information nécessaire à nos prises de décision communes.

...la solution de ce problème repose principalement entre les mains de gens comme vous et moi.

- Noam Chomsky

Disponible en librairie Diffusion Dimédia inc.



Bulletin de commande à nous retourner

Payable par chèque ou mandat poste:

Éditions Écosociété  
C.P. 32052, succ. Les Atriums,  
Montréal, (Québec) H2L 4Y5

Veillez me faire parvenir \_\_\_\_\_ exemplaire(s) au prix unitaire de 19,00 \$ (14,95 \$ + 3,00 \$ de frais de port + 1,05 \$ de TPS)

Nom: \_\_\_\_\_

Adresse: \_\_\_\_\_

Code postal: \_\_\_\_\_ Tél.: \_\_\_\_\_

Advertisement for 'Ce qu'il en reste' by Julie Hivon, featuring a photo of the author and a book cover. Text includes: 'Elle les voit dans la glace et elle craque: lui, beau comme une fille aux longs cils, elle, gracieuse comme un garçon trop maigre. 224 p. • 22,95 \$' and contact info for XYZ éditeur.



# Les oiseaux des Talk Radios

André Arthur, Jean Lapierre, Gilles Proulx, Jean Cournoyer, Pierre Pascau et *tutti quanti* des Talk Radios québécois disent presque toujours n'importe quoi. Comme si cela nécessitait d'être prouvé, André Pratte nous le démontre longuement d'entrée de jeu dans *Les Oiseaux de malheur*, un «essai sur les médias d'aujourd'hui».

Déçu du journalisme, Pratte ne peut s'empêcher de croire en la perfectibilité du genre d'émission que les calamités de ce genre animent à la petite semaine depuis des années, voire depuis les origines même de la radio. Ces gens-là ont, écrit Pratte, «le devoir d'employer leur talent et leur popularité» pour aider leurs auditeurs «à comprendre les questions complexes qui risquent d'avoir un impact profond sur leur vie». Mais en vertu de quoi Pascau et Arthur en auraient-ils le *devoir*? Les propriétaires des stations qui les engagent font leurs choux gras de leur talent d'amuseur de foule. En d'autres mots, les propriétaires ne demandent pas autre chose que ce que ces macaques leur procurent. Pratte attribue un sens moral à tout un univers journalistique sans tenir compte du peu de moralité qui est à la base même de la notion de profit.

Pourtant Pratte sait bien, tout comme son informateur Pierre Arcand de CKVL, qu'il n'y a pas une entreprise de presse qui n'est pas totalement dominée par l'exigence de résultats financiers.

Au XIX<sup>e</sup> siècle, le riche propriétaire de presse William Hearst manipulait si bien l'opinion publique américaine qu'il fabriqua de toute pièce une crise politique entre l'Espagne et les États-Unis, crise qui eut pour effet d'augmenter encore sa fortune. Qui sont les Hearst de notre monde d'aujourd'hui? Comment se comportent-ils? Peut-on attendre autre chose que le pire de la part d'hommes dont l'unique souci est de maximiser les rendements financiers? Pratte n'en dit presque rien et passe ainsi à côté d'un des points d'assise du sujet qu'il entend pourtant traiter: la dérive des médias vers la facilité et l'insignifiance.

Au sujet des propriétaires des médias, Pratte en connaît pourtant tout un rayon. D'abord, il fut lui-même une courroie de transmission de leur volonté à titre de chef de l'information à CKAC. Il confesse d'ailleurs qu'à cette enseigne, il demandait aux journalistes de produire exactement les mêmes bêtises qu'il dénonce aujourd'hui. C'est tout à son honneur d'avoir su prendre une telle distance critique par rapport à son ancienne fonction, mais la structure qui encourageait ses anciens travers demeure bien en place, à CKAC comme ailleurs. *La Presse*, employeur actuel de Pratte, devrait d'ailleurs lui offrir de sérieuses pistes de réflexion à ce sujet. Pratte a en effet perdu la charge d'une chronique pour avoir serré d'un peu trop près par ses critiques la famille du propriétaire, le financier Paul Desmarais. Depuis, Pratte est affecté au secteur de la «recherche universitaire», où il fait en général, soit dit en passant, un excellent travail. Toujours sur l'influence néfaste de l'argent sur l'information, Pratte aurait pu examiner la crise qui a conduit Chantal Hébert à devoir quitter *La Presse* pour avoir formulé des critiques à l'égard de Jean Chrétien, beau-père du

cas de Paul Desmarais. Et dans le même souffle, il aurait pu considérer la mise à la retraite de Roger D. Landry, l'éditeur du journal. Plusieurs journalistes disent en effet que Landry a dû quitter aussi précipitamment la direction du journal parce qu'il s'est montré incapable de mettre au pas le syndicat des pressiers du journal...

André Pratte est un croyant. Il croit au dogme voulant que le journaliste soit un éducateur, une étincelle de conscience sociale, un chien de garde, voire un justicier. Il y croit comme une religieuse croit à l'Immaculée conception.

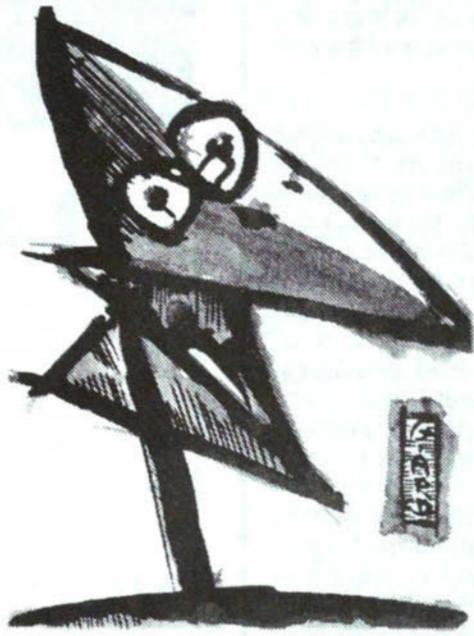
Pourtant, ce dogme, à la base de tous les ouvrages du genre d'ailleurs, mériterait bien d'être démonté pour voir les vers qui grouillent en dessous. On verrait peut-être alors qu'une meilleure éducation sociale n'est sans doute pas aussi indissolublement liée que les journalistes voudraient le croire à l'existence de leur métier.

Pour boucler son livre, Pratte en appelle à l'autorité d'un homme qu'il prend en exemple: Claude Ryan. Il en fait un modèle de raison, avec pour caution le jugement de Robert-Guy Scully, autrefois jeune chef de pupitre modèle de Ryan au *Devoir*. On en vient vite à se demander par quelle manœuvre de l'esprit Claude Ryan peut en venir à symboliser un homme qui, en matière de médias, marche devant. Toute sa vie, Ryan n'a cessé de proposer des questions qu'il s'assure au préalable d'étaler de telle sorte que le problème général finit par être escamoté au profit de moyen-terme qui mènent à tout sauf à la solution réelle d'un problème. Toujours est-il que Pratte voit dans le cérémonieux de la pensée terne de Claude Ryan un exemple absolu de rigueur journalistique. Et cela le conduit à quoi? À rien en quelque sorte, sinon à dire qu'il faut réformer doucement les médias à défaut de pouvoir les changer vraiment... Pratte se condamne donc à continuer d'espérer que les André Arthur, Jean Lapierre, Gilles Proulx, Jean Cournoyer, Pierre Pascau se comportent comme des journalistes. Il se condamne aussi à continuer d'espérer que ses patrons de *La Presse* ne le liront pas le jour où il s'avancera trop. Il se condamne, en somme, à reconduire la situation actuelle tout en donnant bonne conscience aux croyants du journalisme dans son genre.

Comme livre, c'est assez naïf, au fond, malgré les premières apparences de force et de vivacité. D'ailleurs, *La Presse*, toujours pleine de bon sens, l'a sans doute bien vu puisqu'elle n'a consacré que trois pages d'éloges au livre de son journaliste avant qu'il ne soit en librairie... Malgré tout, on se prend à croire que si les médias de ce genre comptaient plus d'André Pratte, leur substance quotidienne serait infiniment moins bête.

PHILIPPE CHÉNIER

André Pratte, *Les Oiseaux de malheur*. Essai sur les médias d'aujourd'hui, Montréal, VLB éditeur, 2000.



# Du fond de mon arrière-pays

## L'invention de l'écriture

À cause de ce qu'on appelle l'institution littéraire, certains écrivains jouissent de leur vivant d'une boursoufflure de renommée. Ainsi que le disait Jacques Ferron, ils ont le préjugé favorable. Remarquez que ces écrivains-là font bien d'en profiter puisque le temps les ramènera bien vite à ce qu'ils sont en réalité, c'est-à-dire d'honnêtes travailleurs de l'écriture, bien davantage artisans qu'artistes.

Pour l'exemple, ce fut le cas d'Anne Hébert la romancière. Il y a quelques années, on a voulu faire un scandale du fait qu'une dizaine d'éditeurs ont refusé de publier *Les Chambres de bois* qu'un joyeux lascar leur avait soumis sous forme de manuscrit portant un autre titre. Personne ne s'intéressa au premier roman de l'auteur dont le manuscrit fut retourné au joyeux lascar, parfois avec une note critique plutôt défavorable. Un brin sidéré moi-même, je relus *Les Chambres de bois* dont l'édition, je tiens à le rappeler, remonte à 1958. Je trouvais le roman fort ennuyeux et fort poétal, sans lieu d'ancrage bien déterminé, avec des personnages évanescents se mouvant, tels des fantômes, au rythme de phrases très vieille France et tellement travaillées qu'elles en devenaient aveuglantes de platitude. Comment peut-on admirer l'écriture d'un auteur qui paraît se battre continuellement contre les mots au point d'en perdre toute spontanéité et toute invention?

Les romans d'Anne Hébert sont le refuge de tous ces écrivains qui se sont d'abord pris pour des poètes, peu conscients qu'ils sont de leur état de constipation aiguë. Imaginez le symbole que ça serait si on donnait le nom d'Anne Hébert à la Grande Bibliothèque du Québec! En fait, il n'y a que deux écrivains d'ici qui en seraient dignes: Gaston Miron et Jacques Ferron. Bien qu'il ait peu écrit, Gaston Miron l'a fait dans une joyeuse folie et une chaleur dans les mots qui ont toujours manqué à Anne Hébert. Il a été un grand inventeur de langage, l'un des premiers à prouver le génie de notre singulière sonorité. Quant à Jacques Ferron, il a donné à la prose québécoise un grand matagement de couleurs, ce qui reste toujours sans autre exemple dans notre littérature.

Ceux qui en doutent encore feraient bien, plutôt que d'orgasmer dans la prose pénales d'Anne Hébert, de lire Jacques Ferron: autour des commencements, le troisième des *Cahiers Jacques-Ferron* que publie Lanctôt Éditeur. Bien que je l'ai déjà fait ici même dans ces pages, je tiens à redire quelle chance nous avons qu'un groupe d'universitaires ait décidé d'approfondir pour nous l'œuvre du père fondateur de notre littérature.

**Les romans d'Anne Hébert sont le refuge de tous ces écrivains qui se sont d'abord pris pour des poètes, peu conscients qu'ils sont de leur état de constipation aiguë. Imaginez le symbole que ça serait si on donnait le nom d'Anne Hébert à la Grande Bibliothèque du Québec!**

Après l'enfance et l'adolescence, qui constituait la substantifique moëlle des deux premiers *Cahiers*, l'équipe dirigée par Patrick Poirier et Brigitte Faivre-Duboz analyse les commencements de Jacques Ferron en tant qu'écrivain. Homme de grande culture déjà, le jeune Ferron, comme son héros Blanchi Blanchon, a toutefois beaucoup de difficulté à se saisir en tant qu'auteur, à s'identifier, aussi bien à son écriture qu'au pays dont elle est sensée rendre compte. Ce par quoi Ferron est muselé dans ses débuts, c'est par son ambition: il voudrait être tout à la fois poète, romancier, dramaturge et essayiste. Ses velléités bourgeoises entrent en conflit avec ses poussées de fièvre socialiste, sa lecture des classiques européens dont il admire l'esprit et la préciosité lui paraît antinomique avec une littérature, la nôtre, qui a un diable boiteux en guise de divinité tutéaire.

Ainsi écartelé par ses contradictions, Ferron voyage donc du roman au théâtre mais sans beaucoup de succès: s'il sait comment il écrit, il n'en connaît pas encore le pourquoi. Ce n'est qu'une fois devenu médecin en Gaspésie que le chemin de Damas viendra au devant de lui. Son entrée véritable en littérature, Ferron la fera grâce au conte qui, à lui seul, contient toute la sagesse des nations et, particulièrement, la québécoise. Cette découverte est fondamentale pour l'auteur de *Martine* et nous donnera plusieurs des grands moments de notre littérature.

Chacun à sa façon, les commentateurs de Ferron nous font entrer dans une forêt luxuriante et chargée de sens. On s'enfoncé là-dedans comme dans la profondeur du désir, pour découvrir à la fin une œuvre foncièrement baroque, *Les rats*, la première des pièces de théâtre écrites par Ferron en 1947, et inédite jusqu'à ce jour. J'ai lu dans le ravissement cette prose inventive, délurée et retorse, y reconnaissant déjà la main de celui qui écrira *Le ciel de Québec*, *Les grands soleils* et *Gaspé-Mattenpas*. J'y ai reconnu aussi le plus réjouissant de nos moralistes, celui qui a écrit avec tellement de pertinence sur l'écriture elle-même, ce qu'elle dit et ce qu'elle cache même en l'exprimant:

«Qu'y a-t-il derrière un visage? demande Ferron. Je ne le saurai jamais, car le visage est un masque qui ne se lève pas, qu'on apporte en naissant, qu'on rapporte à la mort, qui garde son secret, peut-être son mensonge.»

VICTOR-LÉVY BEAULIEU

Patrick Poirier et Brigitte Faivre-Duboz (dir.), *Jacques Ferron: autour des commencements*, Montréal, Lanctôt Éditeur, 2000.

Anne Hébert, *Les Chambres de bois*, Paris, Seuil, 1958.

# Frère Jacques

Ça y est: elle est enfin arrivée. Quoi donc? Mais la biographie de Prévert, voyons! Des années qu'on l'attendait, nous les nombreux fans du poète le plus lu du siècle, l'auteur de *Paroles*, ce recueil de poésie tiré à 3 millions d'exemplaires.

Yves Courrière a mené une longue et patiente enquête au terme de laquelle il livre un ouvrage monumental qui deviendra incontournable et que voudront lire tous les amis de Prévert.

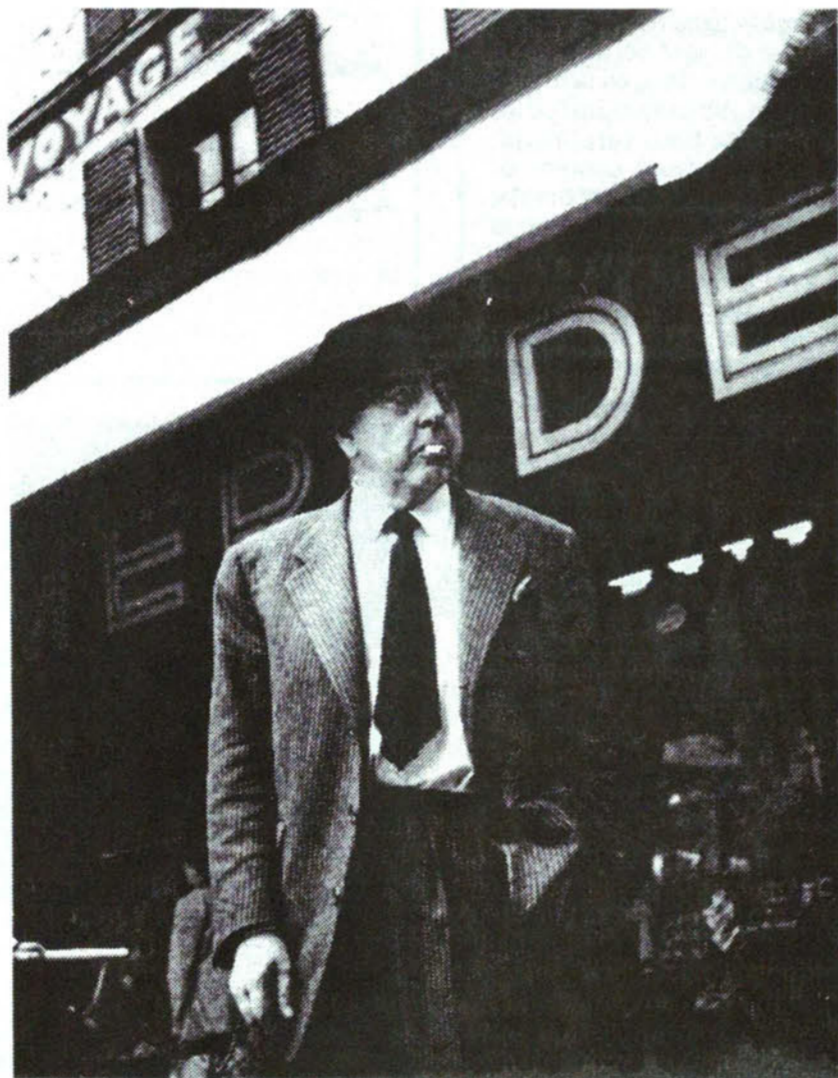
Tout commence avec le siècle, le 4 février 1900 plus précisément. Très vite on note que le petit Jacques possède un remarquable don de parole; dès qu'il ouvre la bouche (et il ne la referme que rarement) se bousculent images, métaphores, jeux de mots, associations d'idées. «Écris-le, mon petit, tu le dis si bien», lui répète son père. Mais pour le moment, le petit Jacques a bien d'autres choses à faire que d'écrire. Il s'y essaie bien une fois, une seule et range son manuscrit dans un tiroir pour le relire le lendemain. «Ça m'a foutu la trouille», avouera-t-il plus tard.

Études primaires puis les cent métiers et les quatre cents coups, à cette époque où l'appellation «jeunesse délinquante» n'était pas encore inventée. Puis c'est le service militaire auquel, malgré tous ses efforts, il ne peut échapper. Il essaie par exemple de se faire passer pour aliéné et arrive à l'infirmerie en disant calmement: «J'ai des boutons». Et de fait, il s'était coulé une douzaine de boutons sur le corps. C'est que Prévert est déjà Prévert avant d'avoir 20 ans. Anarchiste lyrique, esprit libre, insoumis, antimilitariste, anticlérical («Notre Père qui êtes aux cieux, restez-y...»), défenseur de tout ce qui souffre ou est humilié, ami des enfants, des oiseaux, écologiste avant la lettre, amoureux de la vie qui palpite et de l'amour qui nous sauve. L'oiseau est déjà paré de toutes ses plumes et il ne lui reste qu'à se découvrir, ce qu'il fera peu à peu, toujours sans effort apparent et dans une parfaite continuité entre la vie et l'œuvre.

Au service militaire, deux rencontres importantes: Marcel Duhamel, futur fondateur de la Série Noire (c'est Prévert qui la baptise ainsi) et Yves Tanguy, futur peintre surréaliste.

Retour à Paris et installation de la joyeuse bande au 54, rue du Château. Prévert ne fout

rien, comme il dit. Mais bientôt les surréalistes débarquent dans ce lieu étonnant où le surréalisme vit comme chez lui chez ces gens qui n'ont jamais entendu parler de Breton. L'adresse deviendra mythique. Prévert fait donc ses humanités chez les surréalistes, comme il dira. Il n'écrit toujours pas, étant homme de main



Un jeune metteur en scène de cinéma assiste un soir à une représentation par le Groupe Octobre de *La bataille de Fontenoy*, texte de Prévert. Une réplique le fait croquer de rire: «Soldats tombés à Fontenoy, vous n'êtes pas tombés dans l'oreille d'un sourd!» Le jeune metteur en scène, Marcel Carné, cherche un auteur. C'est le début d'une longue et fructueuse collaboration qui nous vaut moult chef-d'œuvres, dont *Drôle de Drame* et *Les enfants du paradis*, peut-être le plus grand film français.

Voici la Guerre; puis, en 1945, la sortie de *Paroles*. Prévert délaisse peu à peu le cinéma et devient le poète que tout le monde connaît. Il écrit aussi des chansons (la célèbre *Les Feuilles mortes*, c'est lui), des textes inclassables et se met même à la création de remarquables collages: son ami Picasso ne lui a-t-il pas dit que même s'il ne sait pas dessiner, il sait peindre.

Prévert passe ses dernières années dans le petit village d'Omonville-la-Petite, en Normandie, près du Cap de la Hague.

Le cancer du poumon de celui qu'on ne voit que très exceptionnellement photographié sans une Gitane au bec fera son œuvre, peu à peu, mais il ne pourra jamais enlever à Prévert son amour de la vie et son sens de la répartie. À son médecin qui s'inquiète de santé il répondra: «Même assis, je ne tiens plus debout».

Le 11 avril 1977, Prévert s'éteint. Courrière termine sa biographie sur cette judicieuse remarque: «Il avait soixante-dix sept ans, cinquante-cinq films, trente livres, dont six recueils de poèmes qui, de *Paroles* à *Choses et autres*, l'avaient fait connaître du monde entier, une foule de plaquettes, des centaines de collages, et cinq cent quarante-trois chansons éditées. On le disait paresseux.»

...

Frère Jacques, frère Jacques

Dormez-vous? Dormez-vous?

Hélas. Beaucoup de fois hélas...

Mais comme il le disait aussi: «Le jardin reste ouvert pour ceux qui l'ont aimé.»

Merci, Yves Courrière, d'en offrir une nouvelle clé.

NORMAND BAILLARGEON

Yves Courrière, *Jacques Prévert*, NRF Biographies, Gallimard, Paris, 2000. 720 pages.

## INTERNET REMPLACERAIT-IL LE LIVRE?



# Abonnez-vous!

Par téléphone : (514) 287-9467